

**LA SITUATION SOCIALE ET MILITAIRE**  
**DE LA CASTE DIRIGEANTE DANS L'INDE ANCIENNE,**  
**TELLE QU'ELLE SE PRÉSENTE DANS L'ÉPOPEE SANSKRITE.**  
PAR EDWARD W. HOPKINS,  
PROFESSEUR AU BRYN MAWR COLLEGE, BRYN MAWR, PA.

**D. Les Armes.**

Il n'existe pas forcément dans tous les cas de division entre armes offensives et défensives. Je fais cette distinction par commodité et traiterai, en même temps que les armes strictement offensives, leur aspect défensif.

En premier lieu, viennent inévitablement, en un seul groupe, l'arc, le carquois et les flèches<sup>1</sup>.

1. L'arc, le carquois et les flèches.

a. *L'arc* : C'est l'arme κατ' ἐξοχήν, car, comme dans le *Veda*, *āyudha* est à la fois l'arme en général et, sans restrictions, l'arc<sup>2</sup>. Des noms plus spécifiques sont réservés ordinairement à cette arme, *dhanus*, *cāpa*, *śārāsana*, et (selon leur matériau) *kārmuka*, *śārrīga*<sup>3</sup>.

L'«archer» est souvent synonyme de «guerrier à char», mais peut aussi être utilisé pour un fantassin<sup>4</sup>. L'extrémité de l'arc bandé était, comme le montrent les descriptions, l'endroit d'où la flèche était tirée ; je pense que cela signifie que l'arc

---

<sup>1</sup> Rajendralala Mitra remarque, Ind. Ar. i. 297, que *dhanurdhara* (l'archer) est appliqué aujourd'hui à quelqu'un qui sait comment «réussir dans d'autres milieux». Cet art, bien maîtrisé, indique un parfait guerrier. L'arc en est, en tous temps, l'exemple : *rāmaḥ ... śreṣṭhaḥ sarvadhanuṣmatām*, R. v. 30. 5 (voir ci-dessous, sur le Dhanurveda). Arc, flèche et cuirasse sont les armes et les défenses des périodes anciennes. Cf. Ait. Br. 7. 19 (Weber, *Ind. Stud.*, x. 30), *athai 'tāni kṣatrasyā 'yudhāni yad aśvarathaḥ kavaca iśudhanva*.

<sup>2</sup> *sarvāyudha*, vii. 175. 12 ; l'arc, vi. 118. 43, etc.

<sup>3</sup> La forme *dhanvan* (*dhanva*) est rare, mais apparaît en composition : *agradhanvā*, viii. 65. 1 ; *ḍṛḍhadhanvā*, vii. 61. 9 (cf. *ḍṛḍhavedhana*, tir efficace, dans *nimitte dūrapātive laghutve ḍṛḍhavedhane ... bravītu ... viśeṣam*, vii. 74. 23) ; *dhanva* dans *dhanurdharāya devāya priyadhanvāya dhanvine ... (namaḥ)*, vii. 202. 44. Comme *śārāsana*, *śārāvāpa* est un nom du carquois (et non pas de l'arc, P. W.) considéré comme un magasin pour flèches. Exemples en vi. 90. 61 ; vii.188. 21 (*śārāsana* et *śārāvāpa*) : cf. viii. 77. 42 (*dhanuḥkāśāṃ śārāvāpām ... nadīm*) ; vii. 14. 12 ; 156. 177.

<sup>4</sup> *dhanvin* = *rathin*, vii. 103. 33. Ce terme connote même un esclave en R. ii. 92. 15. mais l'usage ordinaire est celui de vii. 34. 17 ; R. vi. 35.10, *dhanvī rathastho 'tiratho 'tivīraḥ*, «un archer, un guerrier à char, un splendide guerrier à char, un splendide héros».

était courbé en cercle, de telle sorte que la tête de la flèche semblait reposer sur les deux extrémités de l'arc<sup>5</sup>.

Le matériau favori pour fabriquer cette arme est le bois de *kṛmuka*, et ce mot utilisé seul comme adjectif indique l'arc<sup>6</sup>. L'arc fait de corne semble cependant avoir été le meilleur, car c'était celui utilisé par Viṣṇu<sup>7</sup>. Les grecs rapportent très tôt l'utilisation par les hindous d'arcs de bambou, ainsi que de flèches de bambou coiffées d'une pointe en fer<sup>8</sup>. La longueur de l'arc est désignée à plusieurs reprises par *tāla-mātra*, de la taille d'un palmier, ce qui, comparé aux grandeurs numériques données dans le *śaḍaratni*, correspondrait probablement à six coudées de longueur. Mais on parle de l'arc d'un démon qui avait une coudée de large et douze coudées de long, et les concours à l'arc pour la conquête d'une femme, dans l'épopée comme dans le *Rāmāyaṇa*, montreraient l'utilisation (inhabituelle) d'arcs très lourds : ainsi la scène dans l'épopée représentant des tirs à longue portée ; ou celle dans le *Rāmāyaṇa*, montrant expressément un arc très lourd. Selon Egerton, cinq pieds est la longueur ordinaire de l'arc hindou (habituellement en bambou)<sup>9</sup>. Comme dans l'âge védique, le guerrier tenait son arc aussi haut que possible : c'est-à-dire, avec la flèche au niveau de l'œil et bien vers l'avant, tirant la flèche jusqu'à son oreille ; et il doit donc tenir l'arc verticalement, et non pas horizontalement, il ne tirait pas, comme les héros d'Homère, jusqu'à la poitrine. Le grand arc, ainsi bandé, avait l'apparence d'un croissant et, par suite de son apparence terrible, il est comparé à l'arme d'Indra<sup>10</sup>.

---

<sup>5</sup> L'expression *dhanuṣkoṭyā 'bhicoditaḥ*, «lancé par les extrémités de l'arc» (viii. 35. 17), est à pendre plus prosaïquement, comme indiquant surtout la résistance de l'arc. *Dhanuṣkoṭi* est le *ārti* védique. Le langage plus tardif emploie *aṭani* pour l'encoche sur les extrémités, peut-être un équivalent dialectique.

<sup>6</sup> *kārmuka* est un arc en iv. 38. 11 ; 64. 2 ; 43. 11, etc. ; cf. *kārmuka*, M. xi. 139.

<sup>7</sup> *śārṅga*, viii. 79. 23, etc.

<sup>8</sup> Hd. vii. 65.

<sup>9</sup> L'arc d'Arjuna est appelé *tālamātra*, i. 189. 20 ; v. 160. 108 ; celui de Drona est un *śaḍaratnidhanuḥ*, i. 167. 25. Une autre estimation rapportée au palmier est celle du *vyāyāmasaham atyarthaṃ tṛṇarājasamam (gāṇḍīvam)* en iv. 40. 6, où l'arc est aussi doré, et «sans trous» (*avraṇam*). Cf. *tālamātraṃ dhanur grhya*, vi. 49. 35 ; *tālamātrāṇi śāpāni*, vii. 45. 16. L'arc très long du démon est décrit en vii. 175. 19. Cf. x. 18. 6, possède un arc semblable de cinq *kiṣkus*.

<sup>10</sup> L'expression «jusqu'à l'oreille» est utilisée aussi bien pour l'arc que pour la flèche. Cf. viii. 90. 57, *tato 'rjuno dvādaśabhiḥ sumuktāir varāhakarṇāir niṣtāiḥ samarpya, nārācam āśviṣatulyavegam ākarṇapūrṇāyatam utsasarja* ; ix. 28. 5, *ākarṇaprahitaḥ (śaraḥ)* ; viii. 83. 39, *supuṅkhena suyantritena susaṃśtāgreṇa śareṇa ākarṇamuktana samāhitena (śuraḥ śro jahāra)* ; vii. 47. 9, *rukmapuṅkhaiḥ ... ākarṇasamacoditaiḥ* vii. 156. 184, *mumocā 'karṇapūrṇena dhanuṣā śaram* ; R.vi. 51.75, *karṇāyata viṣṣṭena śareṇa 'nataparvaṇā* ; R. vi. 79. 16, *bāṇam ākarṇāt pūrayitvā sasarja*. L'arc est «plein» quand

Seul Arjuna est «gaucher» (*savyasācin*), ou, plus exactement, ambidextre, et il se sert des deux mains pour tendre la corde<sup>11</sup>.

La corde ( *jyā* ) de l'arc doit être faite d'herbe *mūrva*. C'est une erreur de penser (comme Nītip, l'enseigne) que l'arc était muni de deux cordes en même temps. La corde est encochée à ses deux extrémités, et consiste en différents torons, réunis ensemble en une seule corde. Il est souvent fait allusion au bruit de la corde de l'arc claquant contre le gantelet comme un des bruits ordinaires de la bataille<sup>12</sup>.

### 3

---

il est arrondi ; l'épithète est ensuite reporté sur la flèche. Cf. Il. iv. 123 pour le point de vue homérique : νευρην μεν μαζω πελασειν. La taille et la forme sont indiqués, comme dit plus haut, en vi. 44. 17 ; vii. 38.18 ; 40. 33 ; 124. 35 ; 156. 111, *āyatakārmukāḥ* ; 167. 46 ; 169. 28. Gāṇḍīva (l'arc d'Arjuna) ressemblait à un cercle de feu, il est bandé si fort jusqu'à former un cercle (*agnicakra*, iv. 64. 14). Cf. R. vi. 51.87, où la flèche est incantée en *āgneyam astram*, et les deux, elle et l'arc «flamboient» (*jajvāla*). Le cercle est cité expressément comme la forme prise par l'arc. Cf. les références ci-dessus avec i. 133. 3 ; and vii. 160. 47, *maṇḍalḥkṛtakārmukāḥ*, «celui dont l'arc est bandé en cercle».

<sup>11</sup> vii. 143. 34. En vi. 59. 96, *vicakarṣa dorbhyām mahādhanuḥ*, nous avons ici un acte exceptionnel, qu'une nécessité réelle ne justifiait probablement pas, puisque l'arc était bien sûr bandé avec la main, ou même avec les doigts seuls : *śaram ... aṅgulibhir vyakarṣata*, i. 132. 59.

<sup>12</sup> En iii. 23. 3 ; vii. 90. 25, etc., nous trouvons la  *jyā maurvī* . Cf viii. 21. 23, *maurvyā talatre nyahanat*. Le  *jyāśata*  du viii. 90. 98 s'élève en fait contre une pluralité de cordes (strophes générales sur l'utilisation de la corde de l'arc.  *jyāvadhāna* , etc. ib. 99-100). L'arc d'Arjuna possède une corde encochée à chacune de ses extrémités,  *jyāpāśa*  (comparée avec les deux  *upadhāna* ), iv. 35. 16. Quand la corde d'un arc casse, une autre doit être fixée, iv. 59. 9 : *yojayāmāsa navayā maurvyā gāṇḍīvam*. Cf iii. 168. 76, *ajarām ... jyām ... gāṇḍīve samayojayat*. La corde de *mūrva* constamment utilisée dans l'épopée est parfois remplacée par une corde de chanvre (qui se cache dans l' *Agni Purāṇa* , plus tardif) ; et là, du métal aussi bien que de la corne et du bois (ou fer et corne mêlés), sont utilisés dans la fabrication des arcs (qui ont, selon cette source, quatre coudées de long) ; mais on préfère de loin le bambou. Ce passage, Ag. P. 244. 4 sq. (cité sans référence par Wilson et R. Mitra), peut avoir été en contradiction avec l'usage épique, nettement antérieur (Cf.  *dhanūṅṣi śarāṅś ca dīptān maurviś ca*  en iii. 23. 3, etc.) On peut mentionner ici quelques termes techniques. Bander l'arc est  *vikṛṣya* ,  *utsṛjya* ,  *ānamya* ,  *vidhunvan* ,  *visphārayan*  ; tirer une flèche est  *visṛjan* , ou un composé avec  *as*  ou  *sic* , «lancer» ou «émettre» ;  *cyu*  est aussi utilisé de la même manière. Concernant l'arc, nous trouvons  *vikarṣan* , «bandant»  *avasṛjya* , «décochant» ; dans le cas d'un guerrier prêt à tirer,  *avamṛjya* , «prendre la corde en main» est utilisé.  *Sajya* ,  *sajja*  sont utilisés pour l'arc, mais aussi pour la flèche. Cf., pour l'utilisation ordinaire,  *tāv anye dhanuṣī sajje kṛtvā śatrubhayamkare* , vii. 170. 43 ; et, comme illustration de l'utilisation précédente, voir P. W. s.  *sajja* , et cf. vi.79. 9 ; 74. 1 ; 101. 42 ; 109. 13 ; 81. 38 ; vii. 16. 36 ; 127. 28 ; 145. 51 ; 183. 51. En vii. 2. 23-29 (guerrier bien décrit) nous trouvons  *cāpāni*  et  *jyāḥ saṃnahanopapannāḥ* , sur les différents torons. Cf. aussi vii. 191. 3,  *dhanur jaitram ādāya jaladaniḥsvanaṃ dr̥ḍhajyam* , etc.  *Adhijya*  n'est pas souvent utilisé : une occurrence en est viii. 20. 25 :  *dhanur athā 'dhijyaṃ kṛtvā* . Le placement de la flèche est

En ce qui concerne la décoration de l'arc, on dit d'abord qu'il est «pur», c'est-à-dire sans tache, et ensuite qu'il est «en or» ou «recouvert d'or» : nous pouvons comprendre par cela une sorte de dorure ou d'ornements d'or ; et c'est probablement ce que cela signifie quand on parle dans des œuvres plus tardives «d'arcs d'or», bien que ce soit parmi des armes en métal. Non seulement l'arc était peint de nombreuses couleurs (i. 225. 8-9), mais il était orné de toutes sortes de personnages en or, de «gouttes d'or», d'insectes, d'éléphants, etc. distribués (*vibhaktāḥ*) sur sa surface ; on trouve aussi des représentations de personnages célestes ; et même des pierres de valeur insérées dans le bois<sup>13</sup>. La portée de l'arc (*bāṇagocara* ; *dhanu-antara* est une donnée technique)<sup>14</sup> n'est pas donnée comme très grande, mais la force du coup est représentée comme terrible. Il est difficile de dire si les nombreux récits de héros tuant des éléphants et des chevaux d'une seule flèche, retournant des chariots et transperçant des guerriers en armure, sont tous dus à l'exagération poétique, ou peuvent reposer sur une force de frappe relativement grande. Selon le point de vue des écrivains tardifs, nous ne sommes pas enclins à reconnaître une grande dextérité dans l'utilisation de cette arme. Les guerriers nobles nous sont dépeints comme remarquables par la force et la rapidité de leurs coups ; mais, à part cela, leur tir est plutôt inefficace. Leur façon de viser était apparemment moins bonne que leur rapidité à tirer de nouveau, bien que, dans certains cas, des tirs réussis soient mentionnés, et l'usage de se divertir en tirant dans des blessures ouvertes de l'ennemi est largement répandu chez les héros, et plaide pour leur habileté. Mais, s'ils avaient été réellement si habiles, ils n'auraient pas gâché un si grand nombre de flèches avant de se tuer, dans les combats singuliers ; car, malgré des armures «couvrant tout», certains points vitaux

---

*saṃdhāna*. L'arc est toujours décordé quand on ne s'en sert pas. Les termes techniques du R. semblent être les mêmes que ceux du Mbh.. Cf. R. i. 77. 38, *saṃdhāya sa śaraṃ cāpaṃ vicakarṣa .... vikṛṣya ... tad dhanuḥ saśaram* (analogie avec *sajjāṃ dhanuḥ*, cf. ib. *vijya*). *Sajjikuru ratham* (xiii. 53. 30) montre un autre usage, appliqué à d'autres objets : cf. *sajjay* and *sajji-bhū*.

<sup>13</sup> En vi. 100. 13, et souvent, nous trouvons l'expression «arc avec un dos en or» (*hemapṛṣṭhaḥ dhanuḥ*), tandis qu'une ornementation animale est décrite, p. ex. en iv. 42. 1 sq., comme si les motifs étaient placés à intervalles réguliers, les «gouttes» (*bindavaḥ*) étant les formes les plus simples. On mentionne ici un arc blanc portant cinq léopards comme motifs. Des pierres précieuses sur les arcs (comme sur la plupart des armes des guerriers nobles) sont habituelles : cf. vii. 168. 11.

<sup>14</sup> Cf. *dhanuḥ* in *dhanuḥśataparināhaḥ*, R. vi. 44. 36, etc.

étaient exposés, et nous lisons souvent qu'un guerrier en blesse un autre de plusieurs flèches successives, et pourtant ne cause pas de dommages sérieux<sup>15</sup>.

Ceci nous amène à regarder quelles étaient les qualités les plus prisées au tir à l'arc. Nous voyons que les grands héros sont fameux pour «leur rapidité et leur légèreté» (pas pour l'efficacité de leur tir), et que cette rapidité consiste dans la capacité de tirer plusieurs flèches à la fois, comme disent les hindous : c'est probablement un tir apparemment ininterrompu, par suite de la rapidité de l'encoche des flèches. Ainsi, par exemple, la façon de voir des hindous dans la citation précédente serait un tir simultané de trois flèches. Mais la fiction va plus loin. Cinq cents flèches sont parfois tirées «en un clin d'œil» ou expressément «d'un seul mouvement». D'où la formule habituelle pour décrire un combat féroce : «le ciel était obscurci par les flèches des deux adversaires». Un terme technique, *hastavāpa*, «jet à la main» était utilisé pour caractériser cet art. Le manque de résultat des tirs était sans doute dû à cette pratique de tir groupé. L'habileté extraordinaire, telle que nous la comprenons, semble appartenir à l'accumulation de légendes sur les Pāṇḍus, comme celles du tournoi, de la description du *svayaṃvara*, du rival malheureux de Droṇa, etc. (voir ci-dessous, la science de l'arc)<sup>16</sup>.

Le bruit de l'arc et le claquement de la corde font l'objet de l'attention du poète ; et une scène favorite du récit est l'admiration immobile de toute une armée regardant deux héros engagés dans un duel à l'arc. Nous remarquons que dans de tels duels l'arc est bien aimé et a un surnom, et pourtant il est souvent rejeté à mi-combat ; nous devons donc supposer que le char de guerre est fourni de nombreux arcs<sup>17</sup>. L'arc lui-même est souvent coupé en deux par des flèches. Une

---

<sup>15</sup> Cf. viii. 51. 36, *karṇaḥ ... bhīmasenaṃ tribhiḥ śraih ākarṇamūlaṃ vivyādha dṛḍham āyama kārmukam*, etc. Ici, l'arc est bandé autant que possible, et trois flèches percent l'ennemi, sans lui faire grand mal.

<sup>16</sup> *hastavāpa* en v. 23. 22 (C. 706, *cāpa*) dénote un tir de soixante et une flèches ; mais un tir de cinq cents est mentionné en v. 60. 16, et encore en v. 90. 29 (*kṣipaty ekena vegena pañca bānaśātāni*). Comme exemple de ciel obscurci de flèches, nous pouvons prendre vii. 139. 45. Arjuna est particulièrement réputé pour sa *lāghava* et sa *sausṭhava*, personne ne le dépassant dans cette «rapidité et légèreté», qu'il utilise *kṣura*, *bhalla*, *nārāca*, ou *vipāṭha* (différentes sortes de flèches), i. 139. 6-7 : cf. ix. 22. 16, etc. La flèche «bien maîtrisée» du viii. 83. 39 peut s'appliquer à sa cible, mais plus vraisemblablement à sa force – à moins que pour *syantritaḥ*, nous lisons avec P.W. *supatritāḥ*.

<sup>17</sup> Le duel pour l'arc peut simplement signifier un double-arc : c'est-à-dire avec deux courbes. Nous trouvons cela p. ex. en R. ii. 106. 11, *kuru sajje ca dhanuṣi kavacaṃ dhārayasva ca*.

seule flèche peut être tirée avec suffisamment de force pour transpercer la tête d'un homme et en ressortir, tombant à terre derrière lui<sup>18</sup>.

La «loi» du guerrier commande à l'archer d'attaquer seulement un autre archer. Mais cette loi est une fiction. Rien n'est plus courant pour un guerrier noble que de tuer d'abord le cocher sans défense, et ensuite son propre adversaire. Avec la chute du cocher, les chevaux deviennent généralement ingouvernables et s'enfuient. «Avec l'arc bandé jusqu'à l'oreille, le guerrier tue le cocher», après quoi les chevaux galopent au loin avec le char vide<sup>19</sup>.

*b. Le carquois.* Nous avons plusieurs noms pour ce compagnon de l'arc. Le plus utilisé est l'ancien *iṣudhi*, «porte-flèches», nommé avec *dhanus* and *ḥyā* en bien des endroits, mais pas particulièrement décrit. Il est probable qu'un guerrier expert, utilisant de nombreuses flèches, ait porté une paire de grands carquois, peut-être liés ensemble. Nous pouvons ainsi expliquer l'usage fréquent du duel<sup>20</sup>. En rejetant les exagérations, le carquois semble avoir contenu normalement de dix à vingt flèches. Il était attaché (*baddha*) sur le dos, à droite. D'autres termes pour le carquois seul sont *tūṇa* ou *tūṇīra*, alors que *niṣaṅga*, «ce qui pend» peut être à la fois l'épée et le carquois. Le mot *upāsaṅga* signifie aussi un carquois, mais s'applique aux porte-flèches plus grands, attachés à un cheval ou à un éléphant, bien qu'utilisés parfois par des hommes<sup>21</sup>.

---

<sup>18</sup> Le bruit de l'arc et de la corde : cf. vii. 8. 18 ; 9. 36 ; 32. 41 ; 38.13 (*niṣpeṣaṇa*, *ḥyāghoṣa*, *ḥyātalanirghoṣa*, *-svana*). En vi. 53. 10 nous trouvons, par exemple, la scène à laquelle nous faisons allusion, l'armée regardant silencieusement le combat de deux archers ; et ici, plus d'un arc est utilisé. Ainsi, après qu'un arc est coupé en deux (*cāpaṃ dvidhā ciccheda*), nous voyons qu'un second est saisi (*anyat kārṃukaṃ ādāya*, vi. 45. 29). Cf. la scène semblable, *tridhā ciccheda*, suivie par *athā 'nyad dhanur ādāya sāyakāñś ca caturdaśā*, vi. 45, 33 ; ou la même chose en ib. 73. 5 ; 101. 46 ; viii. 77. 57 (un nouvel arc et seize flèches). La force d'une flèche est montrée, comme il est dit plus haut, par le fait qu'elle transperce un soldat en arme et réapparaît, en vii. 156. 184 sq. ; 113. 50.

<sup>19</sup> vi. 72. 26. Concernant le temps qu'un arc peut durer, nous pouvons conclure de leur constante destruction, qu'ils n'étaient pas résistants, à moins qu'ils ne soient de corne ou de métal. Nous ne pouvons rien affirmer à ce sujet. C'est l'âge d'Arjuna plutôt que celui de son arc qui est indiqué en iv. 43. 6 (Arjuna a possédé cet arc pendant soixante-cinq années), car ce dernier est divin. (Concernant l'âge des Pāṇḍus, cf. la curieuse expression en v. 48. 27, *śśūn kṛtāstrān aśśūprakāśān (draṣṭā) pañca śūrān* : l'accent est mis plus sur la relation que sur l'âge).

<sup>20</sup> Singulier en viii. 16.3 4, etc. Duel en i. 225. 22 ; v. 60. 12 ; ix. 62. 9 (*maheṣudhī*), etc., sur l'équipement d'Arjuna, et ce qui accompagnait son grand arc Gaṇḍīva. Cf. *baddhvā tūṇau dhanuṣpāṇiḥ* pour un chasseur, R. ii. 65.17.

<sup>21</sup> Cf. viii. 27. 29 ; vii. 29. 16 ; ix. 24. 13 ; vi. 48. 29. L'*upāsaṅga* (vi. 106. 22 sq. ; vii. 148. 42 ; viii. 19. 42 ; 58. 26, etc.), quand on le représente dans le chariot, est probablement un réceptacle qui ressemble plus à une boîte qu'à un carquois. Le commentateur dit que le *niṣaṅga* était le carquois

Le *kalāpa* est un carquois avec ses flèches, ce mot comprend les deux et est souvent antithétique avec l'arc (*kalāpāni dhanuṃṣi ca*). L'ornementation du carquois semble avoir été faite, comme celle de l'arc, d'images d'animaux. Mais nous ne savons pas comment cela était fait<sup>22</sup>.

c. *Les flèches*. L'épopée décrit des flèches de deux sortes principales, *vaiṇava*, «faites de roseau» et *āyasa*, «faites de fer». Des flèches en os apparaissent rarement dans les parties les plus tardives. Les noms les plus anciens et les plus fréquents sont *iṣu* (ἰος) et *śara* (roseau). Avec le même sens que le premier, on a *astra*, «projectile» ; en composé dans *iṣvastra*, l'arc, et dans l'expression *kṛtāstra*, qui, comme *dhanurdhara*, dénote un fin archer, et est un titre honorifique pour un bon guerrier. De la même signification que la seconde, mais d'emploi plus tardif, on a *bāna*, un roseau, mais utilisé aussi pour des flèches en fer ; tandis que le très banal *śalya* signifie la pointe de flèche, et de là, la flèche dans son ensemble<sup>23</sup>. À côté de ceux-ci, nous trouvons *bhalla* et *pradara*, ce dernier rare, et signifiant littéralement «fendeur»<sup>24</sup> ; le premier fréquent. La flèche de fer s'appelait généralement *nārāca*. Des termes moins fréquents sont présentés plus loin.

Malgré de longues descriptions, il y a peu à apprendre dans l'épopée concernant l'utilisation des flèches. Comme nous l'avons dit plus haut, ils avaient l'habitude de gêner ou de tuer l'ennemi par un grand nombre de flèches, plutôt que par l'utilisation habile d'une seule. Rien n'est plus fréquent qu'un nombre

---

d'un fantassin ; le *tūṇīra* était semblable, seulement plus grand ; l'*upāsaṅga* était un *tūṇa* «porté par un cheval ou un éléphant» : voir ci-dessous. *Upāsaṅga* est aussi, (p. ex., iv. 42. 6), utilisé pour le carquois d'un archer, «des flèches d'or dans un *upāsaṅga* d'or» (selon N., les plumes sont appelées ici poils, *sāhasrā lomavāhinaḥ*). Les carquois de char dans le *Rāmāyaṇa* peuvent être des *tūṇa* ; on en mentionne au passage trente-deux dans un char en R. vi. 51. 18. Aussi le pluriel *tūṇīrāḥ*, vii. 29. 16.

<sup>22</sup> Cf. *pañcaśārdulalakṣaṇaḥ kalāpaḥ*, iv. 43. 15 (cf. ib. 42. 8, *kalāpacāpa* ! lire *tūṇa* ?). La comparaison en iv. 45. 7 ne nous apporte rien (le commentateur ajoute *niṣaṅga*).

<sup>23</sup> *astra* et *iṣu* sont tous deux étymologiquement un missile *telum*. *Śāyaka*, flèche ou dard, transmet la même idée. *Iṣvastra* apparaît dans la pseudo-épopée et dans Droṇa (p. 224), mais ce n'est pas un mot du vocabulaire guerrier. Tardif aussi *kāṇḍa*, «articulation» dans le sens de flèche. Cf... *tatre śvastram akarot*, xii. 2. 18 ; *saviṣaṃ kāṇḍam ādāya mṛgayāmāsa vai mṛgam*, xiii. 5. 3. Dérivé de *iṣ*, nous avons aussi *iṣikā*, probablement un roseau utilisé de façon magique, pas à proprement parler une flèche, tandis que la racine *astra* nous donne *prāsa*, «un projectile» mais aussi un synonyme ordinaire pour toute sorte de flèche. Des composés de ces mots sont : *iṣukāra*, *iṣvāsa*, et *upāstra*, tous des mots rares, signifiant le fabricant de flèches, le lanceur de flèches et la petite flèche (?).

<sup>24</sup> Cf. viii. 76. 16, *nārācāṇām dve sahasre ca vīra trīṇy eva ca pradaraṇām*.

incroyable de flèches traversant le champ de bataille entre deux héros ; et une «pluie de flèches» ou un «flot de flèches» formant un «réseau de flèches», apparaît chaque fois que deux héros s'affrontent<sup>25</sup>.

Les flèches généralement utilisées, selon des descriptions peu précises mais fréquentes, étaient larges, longues, lourdes, pointues, fortes, capables de percer une armure, capables de tuer des éléphants, des chevaux, etc. Mais nous trouvons, à côté de ces flèches longues (roseau) et de ces flèches lourdes (fer), une flèche «longue d'un empan» faite de roseau, destinée au combat rapproché, où elle est plus rapidement placée et lancée<sup>26</sup>.

La longueur normale d'une flèche est celle de l'essieu du char de guerre. Attachée avec des tendons (*snāyu*), et bien empennée, elle a une «extrémité terrible», soit faite de roseau coiffé d'acier, soit entièrement de métal. Pour les flèches de roseau, l'épithète «aux belles articulations» (*suparvan*) indique que les nœuds du roseau étaient bien lissés. Trois nœuds sont recommandés. Les plumes utilisées étaient de différentes sortes ; faucons, flamants et hérons étaient les plus fréquentes, des oiseaux différents étaient parfois représentés dans l'empennage d'une seule flèche.<sup>27</sup> Le tranchant des flèches est naturellement souvent évoqué ;

---

<sup>25</sup> Comparez vii. 19. 17-18, *śaravarṣa*, *śaravṛṣṭi*, *śarajāla* ; vii. 160. 41, *bāṇaughā*. Les char sont souvent cachés à la vue par ces pluies. D'où *śalabhāḥ* comme épithète et comparaison, épais comme nuage de sauterelles, iv. 53. 20, etc.

<sup>26</sup> *vaitastikā nāma śarāḥ*, utilisées comme on le montre en vii. 191. 42 : Cf. id. ib. 122. 60 ; R. vi. 49. 49. Le «placement» ou «encochage» d'une flèche est (*yoga*, «fixation» ou, plus habituellement) *nidhāna* et *saṃdhāna*. Cf. *saṃdhiteśavaḥ*, «avec sa flèche placée sur l'arc», i. 132. 69 ; et ici aussi, *lakṣya* (cf. *lakṣa*) pour la cible (68) ; *śakyam veddhum lakṣyam* (77 ; mais *samāhitāḥ śarāḥ* sont des flèches tirées toutes en même temps et tombant toutes ensemble). *Astrayoga*, in iv. 2. 20, etc., est l'art de tirer.

<sup>27</sup> Les autorités plus tardives spécifient trois coudées pour la longueur de la flèche (Nitip., etc.). Egerton dit que la longueur normale va de deux et demi à trois pieds (*Handbook of Indian Arms*, compte-rendu dans *Ind. Ant.* 1886, p. 24 sq. Je n'ai pas vu le livre lui-même). L'épopée donne comme norme la longueur de l'essieu du char de guerre : une information qui pourrait permettre de déterminer la grandeur du chariot, si toutefois on pouvait se fier aux auteurs tardifs comme autorité pour l'épopée ; ce que, en tout cas, nous ne sommes pas enclins à faire. Cf. *rathākṣamātrair iṣubhiḥ*, vii. 166. 18 ; 175. 19. The *snāyu* fixait la tête de la flèche à la hampe. Cf. *pīṭāḥ ... snāyunaddhāḥ suparvāṇaḥ pṛthavo dīrghagāmināḥ, vaiṇavās cā 'yasās co 'grāḥ ...* etc., en vii. 99. 7 (où le commentateur explique *sūkṣmacarmāgrāḥ*) : une description comprenant à peu près tout ce que nous pouvons apprendre sur les flèches excepté les plumes. Pour les nœuds, cf. *saṃnataparvabhiḥ*, iv. 35. 15 ; vi. 112.26 ; et *nataparvan*, en lui-même la flèche, vi. 117. 44 ; vii. 129. 27. Les plumes préférées semblent avoir été les longues plumes de faucon, avec lesquelles les flèches étaient «habillées» (cf. *vāsa* ; *kañka-*, *barhina-*, *dīrgha-*, et *śukapatrābhaiḥ pūrvair ardhaiḥ suvāsasaḥ, uttarair āyasaiḥ pītair hemapuñkhaiḥ ślāṣṭaiḥ*, iv. 42. 10). Avec *gārdhrapatra* (vii. 119. 41) et

leurs pointes (*mukha, vaktra, agra*) et leurs arêtes (*dhārā*) sont «pointus comme la flamme», ou «comme un cheveu», car elles étaient «aiguës à la pierre».<sup>28</sup>

L'autre extrémité de la flèche est ornée avec ce que l'on appelle souvent le *puñkha* «doré». Quand il s'agissait d'une «flèche-couteau», nous trouvons un *puñkha* d'argent. Amener la flèche jusque là était un tour de force. Le *puñka*, alors, était une extrémité en métal, attachée à la hampe, et y était probablement ajoutée pour permettre un encochage plus sûr (l'encoche elle-même étant appelée *kuḍmala*), opposée à *śṛṅga*, l'extrémité pointue (viii. 34. 18-19) : un point d'ancrage à la fois pour la corde et les plumes. On parle souvent de flèches «huilées», et il est possible qu'on y ait mis le feu, car on en parle comme «flamboyantes» ; mais je suis enclin à penser que, si on avait utilisé réellement des flèches enflammées, d'autres épithètes seraient restés pour le prouver ; car le «flamboyer», comme une «flamme» d'une flèche est une expression poétique pour chaleur, et se réfère probablement à son tranchant<sup>29</sup> et à son contact brûlant ; et ce mot est utilisé quand il est impossible d'imaginer un feu (comme pour une épée), et quand on n'en trouve aucun. De plus, ces «flèches flamboyantes» n'enflamment jamais le bois. En plus, d'après leur effet, ou plutôt leur manque d'effet, je doute que du feu ait été utilisé ; bien que la mention de «flèches enflammées» chez Manu puisse induire certains à interpréter *dīpta* comme réellement «allumées»<sup>30</sup>. La question de savoir

---

*kañkapatra (hr̥di vivyādha saṃkruddhaḥ kañkapatraparicchadaiḥ ... śaraiḥ*, vi. 101. 41) cf. vii. 125. 28 and 29, *gārdhrapatra*, et *kañkabārhinavājītaiḥ sāyakaiḥ* ; aussi ix. 28. 5, identique, suivi par *ślādhautaiḥ*. En iv. 43. 18. *triparvāṇaḥ*.

<sup>28</sup> Cf. *śtair agniśkhākāraiḥ*, vii. 104. 32 ; et *ślāśta*, vi. 110. 38, appliqués à une flèche. *Lomavāhin*, etc., «pointue comme un cheveu» est fréquent, p. ex. iv. 63. 6 (mais cf. N. dans la note ci-dessus) (p. ex. vi. 112. 26), car la tête de la flèche semble être plus une lame qu'une pointe. Cf. avec *ślāśta* l'épithète fréquent *ślimukha*, utilisé comme nom de la flèche en général, et spécialement appliqué aux flèches en fer (*ślimukhaiḥ ... bānair niśtaiḥ ... āyasaiḥ*, vi. 114. 35 ; 111. 35 ; 113. 40 ; *svarnapuñkhān chilimukhān chilāśtāṃ ciksepa*, viii. 28. 4. Cet épithète s'applique aussi à l'épée (voir plus loin).

<sup>29</sup> Cf. Antig. 1078-1079, ἀφικα ... καρδιας τοξευματα ... των συ υπεκδραμει θαλπος.

<sup>30</sup> *tailadhauta* (vii. 139. 2), pour les flèches, littéralement «plongées dans l'huile de sésame». En vii. 120. 19, un feu semblable à des flèches est mentionné ; de même *carā dīptāḥ*, iii. 23. 3. L'huile était probablement utilisée comme lubrifiant sur les *bhalla* en general, viii. 25. 9 (*dhāv*, «lavée dans l'huile», v. 19. 3 sq.). En ix. 28. 5, *ślādhautaḥ (śaraḥ)* est «polie à la pierre». Chez Manu, cependant, *agnijvalitatejana*, «avec la pointe allumée» vii. 90, peut signifier «avec le tranchant du feu», utilisé de façon figurative, mais qui semble littérale dans le contexte. Que ce «flamboierement» signifie seulement tranchant peut résulter d'exemples comme viii. 90. 68 (notez aussi *avakraga*) ; R. vi. 51. 73, *nicitam bāṇam jvalantam iva tejasā ... ādāya dhanuḥśreṣṭhe yojayāmāsa*. Cf. dans la strophe suivante 87 : *jagrāha ca śaraṃ tikṣṇam tam astreṇa ca saṃdadhe, āgneyena tato 'streṇa yojayāmāsa*

si des flèches empoisonnées étaient utilisées à la guerre n'a pas reçu de réponse satisfaisante, à mon avis. Wilson dit que les flèches (bambou ou bois) n'étaient pas empoisonnées, sauf à la chasse. C'est une de ces affirmations, basée sur l'étude des idéaux, qui doit être révisée en vue des faits. La dernière partie n'est pas fausse ; à la chasse, des flèches empoisonnées sont mentionnées dans les citations de la pseudo-épopée données plus haut, où il est question de chasser avec des «flèches empoisonnées» ; cependant, il est mentionné ailleurs que chasser se faisait avec des flèches «pures» (c'est-à-dire. non empoisonnées), montrant que c'était parfois le cas<sup>31</sup> : mais en ce qui concerne la guerre, la loi interdisant les flèches empoisonnées, et l'affirmation répétée de l'épopée qu'un «combat honorable» n'avait lieu que si le poison n'était pas utilisé, montrent que des flèches *lipta* ou empoisonnées étaient généralement utilisées<sup>32</sup>. Il est aussi possible que l'épithète fréquent «ressemblant à un serpent» puisse se rapporter au poison, bien que peut-être traduisant mieux la morsure aigue, le sifflement et le mouvement rapide<sup>33</sup>.

Tout ce que nous pouvons ajouter sur les flèches utilisées dans l'épopée doit se limiter à l'utilisation des différentes sortes de flèches, bien que nous soyons surtout conduits à interpréter le nom pour l'espèce, et à mentionner les particularités de chacune. Car, en général, les flèches sont mentionnées comme des ensembles, et ce n'est que ça et là que nous trouvons des descriptions particulières. Mais ces maigres informations, cependant, nous montrent bien plus de noms que nous ne pouvons en interpréter. Beaucoup d'entre eux ne sont probablement que

---

*sāyakam, sa jajvāla mahdābāṇaḥ*. Cf. aussi, R. vi. 69. 3 ff. : «les flèches tranchantes, habillées de plumes» sont *śkhisamsparsāḥ*. En R. vi. 54.4 9, toutes sortes d'armes sont *dīpta*, c'est-à-dire. brillantes ou tranchantes : cf. ib. 59, *pradīptāsyāḥ ... anye*, pour des hommes ; et R. vi. 58.44, *dṛṣṭvā śūlam jvalantam*.

<sup>31</sup> Wilson, iv. 355 sq. Cf. iii. 36. 45, *caranto mṛgayām nityam śuddhair bāṇair mṛgārthinaḥ* (peut-être «brillant»). Des flèches empoisonnées pour la chasse sont courantes dans les œuvres tardives. Cf. aussi, sur ce point, l'interprétation de N. et de Medini pour *grñjanam* (sur *grñjanakādayaḥ*, xiii. 91. 39), soit comme *viśadigdhaśāstrahatapaśumāṃsam* ou comme *viśadigdhapāśor māṃsam*.

<sup>32</sup> M. vii. 90, *digdha* ; Mbh. vii. 189. 11 sq., *lipta*. Cf. xii. 95. 11, *iṣur lipto na karṇī syāt*.

<sup>33</sup> *prāmuñcat puñkhasamyuktān charān āśvisopamān*, vi. 74. 2. pour un guerrier ou pour une flèche, iii. 33. 86-87 ; 40. 12 ; pour une flèche, iv. 59. 13 (*śarair āśviṣākārair jvaladhbhir iva pannagaiḥ*) : cf. ib. 64. 6, and viii. 90. 57 (*nārācam āśviṣatulyavegam utsasarja*). R. vi. 68. 5, *saṃdhāya śarān āśvisopamān mumoca niśtān ... sarpān iva mahāviṣān*. Aussi R. ii. 66. 1, *param uddhṛtya diptaṃ āśviṣopamam*. Il n'y a pas ici l'idée de feu. Sur *dīpta* nous pouvons ajouter son application à la lune en R, où un char est comparé à la lune dans sa gloire, qui est *dīpta*, c'est-à-dire brillant-or, et où on ajoute comme pour s'excuser, *prajvalan (iva) śṛīyā*, comme si elle était «en feu par sa beauté», R. vi. 31. 29-30.

des épithètes applicables à différentes sortes de flèches : ainsi, la *gokarṇa*, «oreille-de-vache», peut être faite de n'importe quel matériau, et la pointe dorée du «roseau» peut être attribuée aussi à la flèche en corne. J'essaierai donc de rassembler ce que j'ai noté sur chacune, sans croire que ces descriptions individuelles puissent se rapporter seulement à la flèche décrite. Ce qui est important, c'est la construction des flèches hindoues, bien que je regrette de n'avoir pu trouver plus de détails.

La flèche préférée de Bhīma était la flèche en «croissant de lune», avec laquelle on pouvait couper une tête ou diviser un arc en deux. Celle-ci, la «très tranchante» *ardhacandra*, est fréquemment nommée avec d'autres, la «large» *añjalika*, la *vatsadanta*, la *bhalla*, etc. (vi. 92. 33 ; 94. 3 ; vii. 21. 21 ; 115. 27). La *vatsadanta* est nommée presque aussi souvent que l'*ardhacandra*. C'est, d'après son nom, une flèche en forme de dent de veau, et particulièrement tranchante d'après ses descriptions. On s'en sert pour écarter un ennemi qui s'avance (vii. 25. 40). Elle est classée avec la «large *vipāṭha*», moins connue (iv. 42. 7 ; vii. 38. 23), et son action est peut-être, aussi bien qu'ailleurs, décrite ici : «Il plaça la flèche en forme de dent sur la corde – elle était rapide comme le vent – il la tira en arrière jusqu'à ce qu'elle touche son oreille, et perça Sātyaki au dessus du ventre. Elle coupa la cuirasse, transperça le corps – la flèche avec ses plumes et son talon – et dégouttante de sang, entra dans le sol» (vii. 113. 49 sq.).

La *kṣurapra* est une flèche en forme de couteau : c'est-à-dire avec une lame pour tête ; et, comme toutes ces flèches larges, elle coupe une tête, si besoin est. On dit qu'elle est excessivement tranchante, et semble avoir des «oreilles», légalement interdites, des pointes dirigées vers l'arrière, comme sur un harpon<sup>34</sup>. Pendant le commandement de Droṇa, nous avons une liste de flèches comprenant *nārāca*, *vatsadanta*, *bhalla*, *añjalika*, *kṣurapra*, *ardhacandra* ; et, de nouveau, une «demi-*nārāca*» avec des *nārācas* de fer<sup>35</sup>. La *nārāca* dont il est question ici est en fer, et est, selon un autre passage de la pseudo-épopée (xiii. 104. 34), différente de la *nālīka*, (nous trouvons aussi dans ce passage la *karṇin* ou «oreillard» différente de la *nālīka*). L'expression *kṣudranārāca* est employée ici, littéralement «petite». Il y a de nouveau une opposition entre celles-ci, exprimée dans les scènes de bataille,

---

<sup>34</sup> Cf. viii. 25. 3, *kṣurapreṇa dhanuś chittvā tāḍāyāmāsa karṇinā ; sutikṣṇena*, ib. 36. Aussi vii. 21. 28 (*kāyāt ... apāharaś chirah*) ; 28. 7 ; vi. 113. 32, 41.

<sup>35</sup> vii. 187. 45 ; *ardhanārāca*, ii. 51. 35, comme *ardhāsi*, «courte épée» La première liste en vii. 115. 27-28.

et dans le *Rāmāyaṇa* la *nālīka* et la (*bahu*)*nārāca* sont différenciées, comme si elles n'étaient pas semblables<sup>36</sup>.

La *nārāca* a une pointe d'or ou d'argent, et c'est peut-être le nom générique de la *bāṇā āyasāḥ*, ou flèche de fer, mentionnée plus haut. Elle est généralement définie comme entièrement en fer, mais décrite comme «empennée» (iv. 42. 6). La *nālīka*, etymologiquement en roseau, est peut-être cependant être faite de métal, c'est le nom du mousquet en fer dans la littérature moderne<sup>37</sup>. Le tranchant de la *nārāca*, sa petitesse comparée avec le roseau, sa pointe d'or ou d'argent et son *puñkha* d'or, sont les principales caractéristiques attribuées en permanence à cette arme.<sup>38</sup>

Concernant le mot *sāyaka*, bien qu'il signifie littéralement un projectile, apparaît la plupart du temps confiné au sens de flèche. Mais le même mot est employé pour une épée, et on l'emploie ensuite ça et là pour un lancer<sup>39</sup>.

Parmi les différentes listes de flèches mentionnées comme encombrant le sol avec d'autres armes<sup>40</sup>, nous pouvons trouver occasionnellement des épithètes appliqués aux noms, et qui ne sont rien de plus que des épithètes. Ainsi *mārgaṇa* est définie comme une flèche, et nous pouvons dire qu'elle est caractérisée comme une flèche «tranchante»<sup>41</sup> ; mais cette information se réfère simplement à la flèche en général ; car *mārgaṇa* en soi est seulement un épithète pour une flèche «assoiffée de sang». À part dans certains cas, ces descriptions ne font pas progresser notre connaissance. La *pr̥ṣatka* et l'*añjalika*, souvent mentionnées comme épithètes de flèche, sont des noms, et seulement des noms, signifiant apparemment dans un cas que la flèche est tachetée, dans l'autre qu'elle est

---

<sup>36</sup> Cf. les listes ci-dessus avec R. vi. 20. 26 ; R. iii. 34. 10, *nālīkanārācaih̥ tikṣṇāgraiś ca vikarṇibhiḥ*.

<sup>37</sup> *kaladhautāgra*, d'une *nārāca*, iv. 61. 35. Également dans *jāmbūnadāgra* pour la *bāṇa*, iv. 65. 3 (*jāmbūnadapuñkhacitra*, ib. 4). Pour la *nālīka* or *nalika* comme mousquet, nous devons nous tourner vers des ouvrages résolument modernes, les manuels de guerre publiés par Oppert (qui sont obscurcis par d'anciennes strophes prises dans l'épopée ou dans les livres de loi, plus ou moins déformées). *Aiṣika* pour une *astra* (cf. l'*aiṣikam parva* du *Sauptika*) ne nous dit rien. Ces noms particuliers peuvent tous être considérés comme des espèces de *sāyaka*, généralement utilisés dans des expressions comme «les terribes fêches» sans autre explication : comme en viii. 37. 28 ; iii. 23. 3, etc.

<sup>38</sup> Cf. vi. 111. 46 ; ib. 108. 29, et souvent, sans description.

<sup>39</sup> Dans le sens de flèche, cf. vii. 38. 6 ; vi. 117. 42 (*ayomukha*). dans celui d'épée, cf. *vaiyāghrakośe nihitaḥ*, iv. 42. 11-12, orné de cloches et appelé *ślipr̥ṣṭha*, *ślimukha* : cela signifie que le *sāyaka* au sens général inclut aussi le *khaḍga*. In vii. 25. 57-58, *sāyaka* est un terme général pour quelque chose que l'on lance.

<sup>40</sup> Des listes comme on en trouve en v. 152. 15 sq. ; 155. 3 sq. ; vii. 25. 57 sq. ; 178. 23 sq., etc.

<sup>41</sup> vi. 118. 48 ; vii. 145. 58, *tikṣṇa*.

barbelée. *Vipāṭha* semble aussi être un terme général pour flèche ; mais en dehors du fait qu'elles sont larges et jaunes, c'est-à-dire dorées, les flèches ainsi nommées ne présentent que des caractéristiques générales. Un autre épithète, universellement utilisé pour toutes les flèches, souvent employé comme substantif, est : «l'empennée» (*patrin*).

Le passage qui contient la *vipāṭha* parle aussi de flèches «tête de sanglier» : c'est-à-dire, des flèches interdites dans les livres de lois, mais souvent utilisées dans l'épopée, avec des pointes barbelées<sup>42</sup>.

J'ai parlé plus haut des fêches empoisonnées dont le poète dit qu'elles doivent être écartées d'un combat honorable. Mais la liste des armes contre l'honneur à laquelle on fait allusion ici nous en montre beaucoup qui sont utilisées bien que légalement interdites (peut-être plus tard). Les flèches à oreille (barbelées), empoisonnées, en corne de chèvre, en forme d'aiguille, les flèches en os de singe, de vache ou d'éléphant ; les flèches fracturées pour se briser dans la chair ; les flèches «pourries» ; et les flèches tordues ; la *nālīka* est ici, étrangement, donnée avec une implication d'un emploi vil, ce que le commentateur explique en définissant la *nālīka* comme une flèche qui entre dans la chair en se brisant, et ne peut en être retirée du fait de sa petite taille<sup>43</sup>. Le *Rāmāyaṇa* se montre ici, comme il le fait généralement dans les descriptions de bataille, parfaitement conforme aux usages épiques<sup>44</sup>.

Nous pouvons supposer que la flèche barbelée, empoisonnée, torturante, méprisée dans le code de Manu et dans l'épopée tardive, était une nouvelle invention de cette époque, ou bien qu'elle était utilisée depuis les temps anciens, et avait progressivement commencé à être condamnée par la loi populaire (Manu) et

---

<sup>42</sup> *varāhakarṇavyāmisrāḥ śarāḥ*, iv. 42. 8.

<sup>43</sup> *karṇi, nālīkaḥ, liptaḥ (viṣene 'ti śeṣaḥ), bastikaḥ (ou bastakaḥ.) sūcī, kapiśaḥ, gavāsthīḥ, gajāsthījaḥ, saṃśliṣṭaḥ, pūtiḥ, jihmagāḥ* sont les épithètes qualifiant les flèches condamnées ; alors qu'il est ajouté que les flèches approuvées par tous étaient «droites» et «pures» (*ṛjūny eva viśuddhāni śāstrāṇi*), vii. 189. 11 sq. *Bastika* ou *vastika* est lu et expliqué par N., de façon très artificielle, comme une flèche à la tête qui bouge, tirée dans la vessie (*vasti*) ; mais il mentionne *bastaka* comme une autre lecture. Probablement, vu la suite, cela est correct, et il s'agit d'une flèche avec une tête en forme de corne de chèvre. La flèche «aiguille» a de nombreuses et grandes barbelures, pas seulement deux comme celle nommée «oreillard». La flèche «singe» peut être, selon N., en os ou en fer (d'après sa couleur) ; Medini préfère cette dernière interprétation. Les commentateurs présentent ces flèches en os comme empoisonnées. Les trois dettes constantes des hindous sont temporairement augmentées d'une quatrième dans le *Rāmāyaṇa*, par cette image fréquente : «Que je sois aujourd'hui sans dettes dans la bataille en ce qui concerne les flèches et l'arc», dit l'ennemi de Bharata (*śarāṇāṃ dhanuś ca 'ham anṛno 'dya mahāraṇe*), R. ii. 106. 28.

<sup>44</sup> P. ex. *kṣurārdhacandropamakarṇibhallaiḥ carāṅś ciccheda*, R. vi. 36. 77 : cf. ib. 49. 49, etc.

l'épopée, comme trop cruelle pour un âge plus avancé. Cette dernière hypothèse semble plus raisonnable.

Après l'arc et la flèche en importance, viennent la massue, l'épée et la lance. Je les examinerai séparément.

2. La Massue. Cette arme paraît avoir été plus utilisée que l'épée. Et son caractère plus primitif est souligné par le fait que certains héros déclarent que la massue est leur arme préférée, aucun ne le fait pour l'épée. Bhīma, Śalya, etc., sont particulièrement renommés pour leur habileté à la massue. Aucun pour son habileté à l'épée. Mais généralement ces deux armes sont simplement des armes de remplacement. Il faut autant d'habileté pour combattre à la massue qu'à l'arc. Des tas de duels à la massue sont décrits, mais l'usage de l'épée est plus accidentel. Quand un héros part se battre au début du jour, son char contient des épées et des lances, aussi bien que des arcs ; mais aucun, laissant l'arc de côté, ne commencera le combat avec une épée comme première arme, alors que cela peut se produire dans le cas de la massue. Ainsi Bhīma, commandant virtuel ce jour-là, avance au début d'une journée de bataille, à la tête de son armée, avec une massue comme arme principale<sup>45</sup>. Quand des combattants ordinaires s'aperçoivent qu'il leur anque des flèches pour tuer leur adversaire, ils sautent généralement à bas de leurs chars et se précipitent l'un sur l'autre, non pas avec des épées, mais avec des massues. C'est l'arme généralement préférée, après l'arc.

Comme l'arc, la massue favorite porte un surnom, comme par exemple la *kaumodakī* de Krishna<sup>46</sup>.

La meilleure description de la manière dont on utilisait la massue est donnée dans le récit de la bataille entre Bhīma et Duryodhana, où la massue est employée avec des tours d'adresse et des passes en «cercles» si nombreuses qu'il est clair qu'une grande dextérité était nécessaire (ix. 55 sq ; 57. 16 sq.). En fait, il semble que la plus grande habileté et l'entraînement le plus poussé étaient consacrés à la conduite du char et de la massue ; l'arc étant généralement utilisé, comme nous l'avons dit plus haut, en tenant plus compte de la rapidité du tir que de sa précision (bien que le *bāṇaveda*, ou science de l'arc, soit présenté comme un objet d'étude). Ce combat à la massue a pour règle que «aucun noble ne frappe sous la ceinture» ;

---

<sup>45</sup> vi. 19. 32.

<sup>46</sup> Un exemple suffit, mais les armes favorites portent généralement un nom. Pour Kṛṣṇa, le disque est son arme préférée, mais sa massue est surnommée *kaumodakī nāmnā gadā*, i. 225. 28 (le *vajranābhaś cakrah* en 22).

Le récit montre que le Pāṇḍu s'arrange par un tour habile pour briser les deux cuisses de son adversaire ; mais il est fortement blâmé pour cet acte.

La massue porte différents noms, le plus souvent *musala* «pilon» et *gadā*. Une distinction semble exister entre ces deux formes de massue (cf. vii. 25. 58-59), mais quelle est cette différence, on ne peut le déterminer à partir de l'épopée. *Pināka* semble aussi être un terme générique pour massue, mais il est généralement réservé à l'arme d'une divinité, et peut signifier un arc ; il sera plus tard identifié avec le trident, *śūla*. Mais, à côté de ceux-ci, nous trouvons souvent *parigha*, expliqué dans les ouvrages modernes comme une catapulte, mais dans l'épopée c'est une massue cerclée de fer lancée à la main. Dans les descriptions des massues, nous retrouvons bien des choses qui répètent l'ornementation des arcs, avec quelques particularités en plus. Sa forme générale semble avoir été celle d'un pieu fuselé, et donc lourd et pointu, quelque fois plaqué d'or, ou, selon l'extravagance de l'imagination du poète, serti de bijoux. Pour décrire de façon véridique la massue primitive, nous devons laisser tomber le brillant, et ne conserver qu'un pieu de fer, rendu terriblement cruel par des arêtes tranchantes et des pointes. On la portait sur l'épaule, et elle semblait n'avoir été utilisée sous cette forme que par les nobles. Il est probable que sa grande taille et son poids freinaient sa popularité ; Bhīma, son plus fervent adepte, étant en même temps le plus fort des Pāṇḍus. Les descriptions de cette arme sont en général assez uniformes, et se résument à une massue, lourdement incrustée, plaquée-or, aux arêtes tranchantes et munie de pointes<sup>47</sup>.

---

<sup>47</sup> Les passages suivants le confirment : *kāñcanāṅgadabhūṣanā* (*gadā*) *adrisāramayī gurvī*, ix. 32. 37 ; *skandhe kṛtvā 'yasīm gadām*, ib. 38 (R. vi. 55. 12, *gadā sarvāyasī*) ; *śaikyā 'yasī gadā jātūrupapariṣkṛtā*, ib. 39 ; *śaikyā gadāḥ*, vii. 163. 21 ; *gadāḥ ... vimalaiḥ paṭṭaiḥ pinaddhāḥ svarṇabhusitaiḥ*, vi. 87. 29 ; les bosses dorées (*samutsedha*) sont particulièrement mentionnées, iii. 271. 4 ; *gadā bahukaṅṭakā*, R. vi. 28. 36. Le nombre d'arêtes est de six ou de huit (*śaḍasrī, aṣṭāsrī*), et la massue dans son ensemble est souvent comparée au *daṇḍa* de Yama, ou à l'*aśni* d'Indra (v. 51. 8 ; ix. 55. 18, 25 à la fin ; en v. 51. 24, 28 la massue en fer est damasquinée, longue de quatre *kiṣku*, avec des côtés blancs, elle a six arêtes (mais, en ib. 24, «sans oreilles» et décrite comme un lourd *śataghñī* de fer : voir plus loin). La longueur d'une lourde massue lancée sur l'ennemi est donnée aussi à quatre *kiṣkus* en vii. 134. 10, ornée, comme plus haut d'*āṅgada* d'or. Selon i. 19. 17 ; vii. 25. 58 ; 157. 9 ; 162. 27 ; 178. 12, 22, la *parigha* n'est rien d'autre qu'une massue de fer lancée par son porteur. Elle est décrite ici comme «tranchante et horrible», et elle est envoyée à la tête de l'ennemi (*mumoca*, vii. 157. 9). Il n'y a pas de différence de taille sensible entre ces deux espèces, car la *parigha* est grande, mais (vii. 178. 12) *atikāya*, ou énorme, seulement si c'est l'arme d'un démon. Mais le *musala* de fer plaqué d'or semble plus petit peut-être en ix. 14. 29-30 (*ayasmayam musalaṃ cikṣepa parighopamam*), puisque le plus grand est celui que l'on utilise naturellement pour une comparaison. Cf. les *bahuvyāmāḥ parighāḥ* des démons en R. vi. 44. 34 (avec de simples *gadāḥ* et *musalāni*). Dans ce passage, *sālaskandha* est aussi (une poutre utilisée comme) une massue. Il est

En plus de l'ornementation mentionnée plus haut, nous trouvons des massues décorées de cloches, jusqu'à cent<sup>48</sup>. Un simple bâton, ou un gourdin peut être utilisé comme une massue. Elle est quelquefois en fer, quelquefois en bois, mais généralement définie en fer. Plusieurs armes, pas mieux définies, semblent appartenir à cette classe, comme les massues de combat<sup>49</sup>. Pour se préparer à un combat à la massue, on attache ses cheveux, et on se met une armure et un casque (ix. 32. 60 sq.). Pour le combat à la massue, l'assaut ne peut se dérouler que sur le sol ; les chars sont parfois exceptionnellement conservés, mais seulement par accord mutuel<sup>50</sup>.

La scène suivante (vii. 15) illustre la façon de combattre comme elle est généralement présentée. Śalya et Bhīma, tous deux célèbres pour leur habileté, se font face. «Personne d'autre que Śalya ne peut résister aux coups de massue de Bhīma ; et qui, sinon Bhīma, peut résister à ceux de Śalya ? Ceintes de plaques d'or (ou de lanières, *paṭṭaiṭh*) la massue de Bhīma scintillait, et celle de Śalya. Les deux massues lançaient des éclairs tandis que les deux guerriers tournaient l'un autour de l'autre et manœuvraient ; car, comme deux taureaux beuglant décrivant des cercles, ils se jetaient l'un sur l'autre. En vain, ils continuaient le combat, des flammes sortant du choc de leurs massues, mais aucun ne cédait. Alors, ils reculèrent chacun de huit pas, et comme deux éléphants furieux, se chargèrent avec leurs

---

possible qu'en vi. 117. 28, *hematālena mahatā bhīṣmas tiṣṭhati pālayan* puisse se référer à la taille de la massue de Bhīṣma, mais, probablement, c'est son enseigne qui est évoquée.

<sup>48</sup> vii. 178. 14 (*śataghaṭṭā*). dans ce passage, l'arme est «comme un feu», probablement par sa morsure, ou l'éclat de ses bijoux. Cf. les «massues rayonnantes», *gadāḥ pradīptāḥ* du R. vi. 17. 27. Son placage or entraîne probablement la comparaison avec l'*aśani* d'Indra (*aśaniprakhyā gadā*, vii. 15. 6, etc.), au moins autant que sa taille ou sa force.

<sup>49</sup> Ainsi, v. 51. 22 ; vii. 22. 22, *āyasena daṇḍena* (avec d'autres armes). Même *kaḍaṅgara* est interprété comme un *daṇḍa*, et semble être une arme de jet (vii. 25. 58 ; omis dans C.). Peut-être l'arme inconnue appelée *kalāṅgala* (iii. 15. 7) est la même que *kaḍaṅgara*. *Laguḍa*, expliquée par Pischel comme un mot prakrit (Bezz. B. iii.), et rendue par *ayoghana*, semble être une massue de fer. *Sthūna* est un pieu de fer (*kārṣṇāyasa*), vii. 156. 142, et il est lancé, comme les autres massues.

<sup>50</sup> Le fait de sauter à bas du char pour lancer quelque chose (un *rathacakra*, par exemple) est fréquent, et c'est la procédure ordinaire quand les chevaux sont tués. Le héros alors laisse tomber l'arc, et se précipite hors du char avec sa massue. Cf. vi. 53. 28, *sa cchinnadhanvā viratho hatāśvo hatasārathiḥ, gadāpāṇir avārohat khyāpayan pauruṣam mahat* ; idem en vii. 99. 26 ; et ix. 11. 41 sq. est semblable. Cf. vii. 167. 8, où un guerrier est exposé et en danger à cause d'un assaut inattendu de cerre sorte. Bhīma aime particulièrement se précipiter ainsi hors de son char, viii. 93. 23 sq. L'épée est moins fréquemment utilisée, comme en viii. 13. 29 (*virathau asiyuddhāya samājagmatur āhave*). La massue est souvent lancée sur l'ennemi, comme d'autres armes de jet ; et p. ex. en vi. 48. 92, elle est lancée sur un char de guerre.

puissants bâtons de fer ; aucun des deux ne supporta le choc et ils tombèrent tous deux à terre ; jusqu'à ce que les amis de Śalya accourent à son aide, et le combat se termina ainsi.»<sup>51</sup>

3. L'épée. L'âge épique semble être celui où l'arc l'emporte sur l'épée. Cette dernière est déjà connue, mais comme arme secondaire, non comme la massue. Mais, dans la pseudo épopée, l'épée est devenue symbole d'autorité. La justice s'incarne maintenant dans l'épée (*asi*). À la fin de l'épopée, cette arme règne en maître ; l'arc est devenu plus une arme de chasse que de guerre. De même, dans les premiers récits d'armes divines données aux hommes, l'arc est le don principal ; dans l'épopée tardive et dans les dernières interpolations, le don divin est une épée. Indra offre à Arjuna l'arc Gāṇḍīva ; Śiva lui offre l'épée Paśupata. De nouveau, l'arc est la première arme agressive, l'épée l'arme défensive, ou agressive seulement secondairement. L'épée, cela vaut d'être noté, est souvent bien plus qu'un complément de l'habileté manuelle, une arme de jet que l'on lance, comme un javelot<sup>52</sup>. La première utilisation est fréquente, mais la seconde encore plus. Ainsi, nous avons vu plus haut que c'est un synonyme de *sāyaka*, ou plutôt considéré comme une espèce de *sāyaka*, le terme général pour arme de jet, mais en même temps elle est ornée de cloches et placée dans un fourreau en peau de tigre. Pour illustrer cette utilisation, voir la strophe : «il était accablé par (un grand nombre

---

<sup>51</sup> Dans cette scène, chaque héros a une *gadā*. Les cercles et les manœuvres sont ainsi nommés techniquement, comme dans le combat à char. Cf. 14, 15, *mārgān maṇḍalāni ca sarvaśo viceratuḥ* ; et l'expression en i. 69. 23, *gadāmaṇḍalatattvajñāḥ*, «entraîné à faire des cercles avec sa massue». Dans notre passage, strophe 28, le *lohadaṇḍa*, «bâton de fer», est l'équivalent de la *gadā*, le fait de reculer de huit pas pour une nouvelle charge est fréquent. Cf. ix. 12. 20, où le même mouvement se produit. Les quatre modes de combat à la massue dont on parle en i. 68. 12-13 (*catuspathagadāyuddhe sarvapraharaṇeṣu ca, nāgaprṣṭhe 'śvapṣṭhe ca babhuva pariniṣṭhitaḥ*) sont définis par le commentateur comme *prakṣepa*, *vikṣepa*, *parikṣepa*, *abhikṣepa* ; c'est-à-dire : lancer de loin sur l'ennemi ; s'engager à la pointe de la massue ; la faire tourner au milieu d'ennemis ; et frapper l'ennemi en face. De la *gadā* comme un projectile tiré avec de la poudre à canon (Nitip.), il n'y a bien sûr aucune trace ; non plus que de la *parigha* utilisée comme bélier (ib.), requérant de nombreux hommes pour la manœuvrer. Pour *mudgara*, voir plus loin.

<sup>52</sup> La citation de l'*Agni Purāṇa* donnée par Wilson (iv. 291, cité par Raj. Mitra, Indo-Ar. i. 297) montre qu'en cela l'épée était regardée comme inférieure à l'arc. Dans ce cas, l'épée doit être strictement considérée comme une arme de jet. Le sens donné à l'épée dans la pseudo épopée ne peut s'expliquer ici seulement en la regardant comme un symbole de Justice. Qu'elle soit considérée ainsi, montre que cette arme était honorée. Je suis enclin à penser que la préférence du *Purāṇa* est plus formelle que réelle, car l'épée est ici aussi l'arme la plus visible.

d'armes lancées sur lui, à savoir) des flèches tranchantes, des massues, des pilons, des lances, des pieux, des traits et des épées, tous purs et tranchants» (iii. 204. 24).

Nous pouvons traduire ici *khaḍga* par cimeterre, et ajouter *asi* et *nistriṃśā* comme autres noms fréquents pour l'épée, mais il ne semble pas qu'il soit fait une distinction entre eux. *Asi* peut être un sabre (souvent appelé *mahāsi*, *dirghāsi*, «épée longue») and *nistriṃśā* une épée courte, mais je ne trouve dans l'épopée aucune donnée permettant d'établir une différence<sup>53</sup>.

Le ceinturon (*mekhalā*) soutenant le fourreau (*kośā*), dans lequel se trouvait l'épée, se portait sur le côté gauche. Le guerrier était donc «celui dont l'épée était ceinte», un épithète fréquent du combattant<sup>54</sup>.

L'épée ne peut pas avoir été si peu solide qu'une flèche puisse la percer, et il nous faut peut-être voir une exagération poétique quand, en l'honneur d'un guerrier, on nous dit qu'il a lancé une flèche (*viśkha*) si bien qu'elle a coupé en deux un sabre<sup>55</sup>. Les auteurs épiques représentent l'épée, et les autres armes offensives en fer, comme un produit spécifique des contrées occidentales<sup>56</sup>.

Nous trouvons, comme nous l'avons observé plus haut, que l'épée joue un rôle secondaire par rapport à l'arc et à la massue. Ainsi, pour donner un exemple, quand l'arc et la massue de Dhṛṣṭadyumna viennent à lui manquer, il se sert de son épée et de son bouclier, décoré de cent lunes (vii. 191. 25). On parle souvent de l'*asipatha*, ou «chemin du sabre», comme un moyen pour un guerrier en difficulté de se frayer un chemin à travers la foule (cf. *rathapatha*). On ne peut pas en savoir

---

<sup>53</sup> *Karavāla* signifiant épée (garde?) n'est qu'un épithète : «protège-main». *Nistriṃśā* est, selon son étymologie, une épée de moins de trente doigts de long, mais elle est appelée «lourde» en iv. 42.16. *Asi* est traduit par sabre par Raj. Mitra, qui la compare avec ακινακης (Indo-Ary. i. 316) et en donne quelques illustrations modernes. Il compare avec *Brh. Samh.* (50. 1 sq.), et *Ag. Purāṇa* (244. 23), qui spécifie que l'épée la plus longue (*khaḍga* dans les deux cas) est de cinquante doigts, la plus courte de vingt-cinq. Quand *asi* est utilisé comme équivalent de l'arc, aucune forme spéciale n'est précisée : p. ex. R. ii. 107. 3, *kim atra dhanuṣā kāryam asinā vā sacarmaṇā*.

<sup>54</sup> *te ca baddhatanutrāṇāḥ ... kuśāṇīriṇo maurvīmekhalino vīrāḥ*, vii. 17. 23 (la ceinture de *mūrva* est aussi utilisée dans des buts religieux) ; *naddhakhaḍga* est synonyme de *naddhanistriṃśā*, tous deux apparemment utilisés pour épée en général. Chez les indo-aryens, l'épée est appelée *khāṇḍā* !

<sup>55</sup> *viśkhena sutīkṣṇena khaḍgam asya dvidā 'karot*, vii. 156. 85. L'épithète «tranchant» (*tīkṣṇa*) est souvent attribué à *viśkha* (mais cf. P. W.).

<sup>56</sup> Ainsi, en ii. 51. 28, les tributaires offrent *aparāntasamudbhūtān dirghāsīn ṛṣṭīśaktiparaśvadhān*, «des longues épées, des lances et des haches de guerre fabriquées à l'ouest».

beaucoup sur le fourreau et la poignée. Le premier était en cuir<sup>57</sup>, et appelé *kośa* ; le second en or ou en ivoire, et est appelé *tsaru*<sup>58</sup>.

L'épée était ornée, comme la massue, avec des gouttes d'or, ou d'autres ornements<sup>59</sup>. Le mot *dhārā* peut s'appliquer à l'arête tranchante de l'épée, ou à sa pointe, comme dans *śaradhārā* ou *asidhārā*<sup>60</sup>.

La dextérité avec laquelle l'épée est utilisée est célébrée (vi. 90. 42). Elle ne doit pas avoir pesé très lourd, d'une part parce que l'on la maniait avec une grande vitesse (voir plus loin), et d'autre part parce qu'elle se brise souvent dans les mains de son porteur<sup>61</sup>. Dans le passage suivant, décrivant son utilisation comme arme de réserve, *nistrimśā* est synonyme de *asi* : «Alors ces deux guerriers, privés de leurs chars, se ruèrent l'un sur l'autre pour se battre à l'épée (*asi*). Et ils brillaient, tandis qu'ils portaient leurs bonnes épées» (*nistrimśā* : viii. 13. 29-30). La description continue en montrant les «cercles» et les manœuvres employés par les combattants. On trouve dans d'autres passages les mêmes utilisations en arme de réserve. Dans tous ces passages, les guerriers quittent leur char «portant épée et bouclier»<sup>62</sup>. Ces manœuvres à l'épée ne sont pas décrites en détail, mais elles sont en partie mentionnées avec leur nom et expliquées ensuite par le commentateur. Dans un passage, un guerrier est crédité de vingt et une manœuvres, dont la technicité indique son caractère tardif.<sup>63</sup>

---

<sup>57</sup> Plus tard en soie, comme le fourreau en soie du Mrcch. (Indo-Ar. i. 319).

<sup>58</sup> *dantatsarūn asīn*, ii. 51. 16 ; *hematsaru* d'une *nistrimśā*, iv. 43. 21. Le fourreau était en cuir de vache, de rhinocéros, de tigre, etc. En iv. 42. 12 sq. nous avons une description élaborée de l'épée : une épée *sāyaka* dans un fourreau en peau de tigre ; un cimenterre, *khadga*, dans un fourreau en peau de vache (*gavye*) ; une *sāyaka*, de nouveau, dans un *pāñcanakhe kośe* (un fourreau fait avec la peau d'un animal à cinq griffes) ; et une *nistrimśā* avec une *sāyaka* dans un fourreau d'or. En ce qui concerne la position du fourreau, voir plus loin (x. 8. 59), sous armure de protection.

<sup>59</sup> *hemabindubhir āvraṇaḥ* pour une *khadga* ; le terme générique est *vigraha*.

<sup>60</sup> *khadgena śtadhāreṇa*, viii. 23. 9. Cf. iv. 42. 11.

<sup>61</sup> *bhagnanistrimśaḥ*, vii. 14. 74 ; là dessus, le guerrier prend la fuite.

<sup>62</sup> *khadgacarmadhṛt*, vii. 47. 21 ; cf. ib. 48. 35. Mais *carma* peut être le fourreau (pseudo-épopée), comme dans *nīlacarmāvṛtaiḥ khadgaiḥ* (xii. 98. 29), «épées enveloppées dans du cuir noir».

<sup>63</sup> La plupart d'entre elles sont immédiatement compréhensibles ; balancer l'épée vers ou au dessus de l'adversaire, se protéger par une feinte, s'approcher, toucher, forcer la garde de l'ennemi, se déplacer d'un côté ou de l'autre, battre en retraite, entrechoquer les lames, assaillir par en haut ou par en bas une partie exposée, faire des passes rapides, remettre l'épée au fourreau – la signification des trois derniers mouvements (*bhāratam*, *kausīkam*, *sātvatam*) dépend entièrement du commentateur, vii. 191. 37- 40 : cf. vi. 54. 50. Les «cent une manières de voler» du corbeau en viii. 41. 25 sq. sont en dérision des manœuvres de l'épée et du char. L'*Agni Purāṇa* multiplie les manœuvres à l'épée jusqu'à trente-deux. (251. 4).

Un guerrier habile pouvait avantageusement, avec son épée, s'opposer à un arc. On le représente habituellement courant comme un fou à travers les rangs, frappant tout ce qu'il rencontre, jusqu'aux chars. Mais parfois, un duel régulier prend place entre porteur d'épée et archer. Ainsi, dans un passage, Bhīma saisit une épée et un bouclier en peau de taureau (*ārṣabhaṃ carma*) décoré avec des étoiles d'or et des croissants, et rencontre son adversaire qui «tripote son arc», et tire finalement. Mais Bhīma coupe sa flèche en deux avec son épée<sup>64</sup>.

Il semble que l'épée ait été portée à toutes les époques, car un guerrier bien équipé est décrit comme «portant un corselet et des flèches, et une épée et un arc»<sup>65</sup>. Mais, tandis qu'ils combattaient à char, l'épée était vraisemblablement attachée sur le côté du char. Dans le *Rāmāyaṇa* (vi. 51. 18), nous trouvons la description d'un char de guerre dans lequel se trouvaient trente-deux carquois, de nombreux arcs et massues et deux épées, une de chaque côté, avec des poignées longues de quatre mains, et elles-mêmes de dix mains.

Dans la dernière portion de notre poème, la pseudo épopée proclame que l'arc est la «première arme», et l'épée la «plus importante»<sup>66</sup>.

4. La lance. Cette arme, sous ses différentes formes, est une des plus importantes dans le combat des hindous, et elle mérite un paragraphe spécial, bien qu'elle n'appartienne pas de façon essentielle à l'équipement d'un guerrier noble comme les trois armes mentionnées plus haut. Mais si nous y ajoutons la lance de char, l'épieu, les nombreuses armes qui, par manque de définition plus précise, sont

---

<sup>64</sup> vi. 54. 26 sq. Cet exploit de Bhīma «sauva l'armée» ; et la remarque ajoutée, que Bhīma cria de joie après avoir accompli cet exploit est caractéristique de ces récits naïfs. Crier était d'un usage courant, soit de joie pure, soit pour inspirer la terreur. Les rois épiques ne portent pas la «sœur de l'épée», (*asidhenu*, poignard) comme Nitip. l'enjoint. Elle appartient à un âge plus tardif. Les *mauṣṭika* (dague) et *ilī* semblent aussi être absents ; et je pense que la *kūṭakhaḍga* (dague) est particulière au R ; (vi. 80. 4).

<sup>65</sup> vii. 111. 51 : cf. R. ii. 49. 5, *tataḥ kalāpau saṃnahya khaḍgau baddhvā ca dhanvinau jagmatuḥ*.

<sup>66</sup> Bhīṣma, quand on lui demande quelle est la meilleure arme pour toutes les sortes de combat (*kiṃ svit praharaṇaṃ śreṣṭhaṃ sarvayuddheṣu*), répond que l'épée (*asi*) est *agryaḥ praharaṇānām* ; l'arc est *ādyam*. Il ajoute que l'épée, *asi*, est l'emblème de la justice ; les Pleïades sont sa constellation ; Agni sa divinité, etc. On voit que s'exprime ici un point de vue tardif (xii. 166. 3 sq., 82 sq.). L'épée est l'arme par excellence. Cf. ce qui est dit auparavant, qu'un homme seul avec une épée est capable de se protéger, si son arc est brisé et ses chevaux tués, contre des archers, des guerriers avec des massues ou des lances. Contrairement à cela, l'arc est l'arme réelle du guerrier épique, et aussi des livres de loi les plus anciens. Dans Manu l'arc est toujours l'arme principale, comme dans la partie la plus ancienne de l'épopée.

également appelées lances, et finalement le javelot, nous avons un type d'armes constamment utilisé avec une grande efficacité.

Rajendralāla Mitra a consacré une demi-page à cette arme, sans en tenter une distinction ou une définition (Ind. Ary. i. 312). Je ne suis pas sûr de pouvoir ajouter beaucoup à son rien, concernant ce dernier point ; mais bien que tenu, sur ce sujet, d'apporter une distinction, j'aimerais dire d'abord que le poète utilise souvent des synonymes qui devraient strictement être appliqués à des objets différents.

La *śakti* était une lance ou javelot particulièrement utilisée, et elle était ajoutée à l'arc dans le char du guerrier. À cause de cela, elle recevait souvent le nom de «lance de char»<sup>67</sup>. Cette arme est en fer<sup>68</sup>, on la lance après que le lancer de massue a échoué<sup>69</sup>. Comme la massue «en or», la *śakti* est aussi dite «en or» : c'est-à-dire avec un placage en or ou une dorure, et avec des ornements en beryl dans le même temps<sup>70</sup>. La suite de ce dernier passage nous dit que, après que cette lance de fer, terriblement solide, ornée d'or et de beryl, semblable au bâton de Yama, a été lancée, elle a été coupée en deux par des flèches. La même chose se produit ailleurs<sup>71</sup>. De plus, la lance était ornée de cloches<sup>72</sup>.

L'épée était saisie à deux mains et lancée sur le char ennemi. Nous voyons dans l'utilisation du char que l'épithète *dīpta*, flamboyant, peut être utilisé sans que cela implique un feu ; le fait que le guerrier envoyait sa «lance de char flamboyante» peut être pris seulement comme une licence poétique. Dans la suite, nous voyons quel est l'usage particulier de la *śakti*, ou lance de char. Le guerrier, dans son char, «lance sa lance de char». «Il saisit la lance, la puissante, avec sa hampe dorée mais faite de fer, et cette lance puissante, il la jeta en avant des deux bras». «Lui, debout sur son char, saisit la lance de char à la hampe d'or, à la pointe aiguisée, immaculée –la brandissant il la lança – et elle pénétra dans le cœur de l'ennemi»<sup>73</sup>. La lance, comme d'autres armes, était enduite d'huile, pour un usage

---

<sup>67</sup> Bien que le Petersburg Lexicon explique *rathaśakti* de façon correcte, comme une «hampe de drapeau» dans le passage qu'il cite (*rathaśaktiṃ samāśritya*, H. 9363 ; comme *dvajayaṣṭiṃ samāśritaḥ*, vi. 101. 48), son sens général est celui d'une arme.

<sup>68</sup> *āyasī śaktiḥ*, vi. 104. 30 ; *sarvapāraśavī*, 116. 52.

<sup>69</sup> *hemapaṭṭā gadā*, la massue plaquée or est lancée d'abord ; ensuite la *śakti*, ib.

<sup>70</sup> i. 194. 7 ; vii. 186. 42 ; vi. 111. 11.

<sup>71</sup> En vi. 53. 14 ; 54. 111, elle est coupée en trois (la description étant par ailleurs la même).

<sup>72</sup> *sarvapāraśavīṃ śaktiṃ ... saghaṇṭām prāhinot*, vii. 92. 66 : on en dénombre parfois huit, vii. 106. 29 ; ou même cent : *śataghaṇṭā śaktiḥ*, iii. 286. 3 (différents types de lances, iii. 290. 24).

<sup>73</sup> Je reroupe les texts cités : *rathaśaktiṃ dīptām mumoca*, x. 6. 13 ; *ratha śaktiḥ samutkṣipyā*, vii. 32. 58 ; *dorbhyām āyamyā* (en vii. 107. 16) est comme *dhanur āyamyā*, bandant vers l'avant et visant avec l'arc ; *sa rathe ... tiṣṭhan rathaśaktiṃ parāmrśat svarṇadaṇḍām akuṇṭhāgrām sunirmalām*,

sans accroc<sup>74</sup>. Par opposition à des armes qui tuent plusieurs à la fois, la *śakti* est dite «tueuse d'un seul», car, une fois lancée, elle était perdue<sup>75</sup>.

Nous avons ainsi une bonne idée de la façon dont le poète concevait la *śakti*. Elle semble avoir été plutôt grande et lourde, plus une lance qu'un javelot. Les autres armes de cette espèce ne sont pas aussi explicitement définies. Évidemment, elles ne sont pas aussi souvent utilisées et n'ont pas, pour ainsi dire, autant d'individualité. Nous les trouvons habituellement dans un groupe d'armes tombées à terre (avec, peut-être la *śakti* parmi elles), et nous pouvons seulement les décrire en disant qu'elles ne peuvent donc être synonymes ; et, étant parfois dites «pointues» et généralement représentées comme «lancées», elles doivent avoir été pointues et lancées. Ce n'est pas très satisfaisant. C'est peut-être, par suite d'un manque de précision dans l'esprit du poète, que nous sommes ainsi laissés dans le doute. Parmi toutes ces lances, les plus souvent nommées sont *paṭṭiśā* et *ṛṣṭi*, *kunta*, *kaṇapa* et *kuṇapa*.

La *paṭṭiśā* peut aussi être une hache. Mais, d'après son emploi le plus courant, je pense que c'est une lance utilisée par le guerrier noble ; tandis que *ṛṣṭi* semble appartenir plus aux soldats ordinaires, et est peut-être un javelot, bien que le commentateur la donne pour plus lourde que la *śakti*. La *kunta* est dite spécifiquement en fer, et peut être une pique utilisée en la poussant, au contraire du javelot, toujours lancé. À l'ouverture de la guerre, les guerriers nobles sont représentés comme ceints de corselets et d'*ariṣṭa* (plantes magiques protectrices), avec des ceintures (*kaḥṣā*), des casques, des épées, des boucliers et des *paṭṭiśā*. Un commentateur de Manu définit *ṛṣṭi* comme une épée, pas comme une lance. Cependant toutes les scènes de combat que j'ai rencontrées font de *ṛṣṭi* un projectile. Elle est associée avec un carquois dans un passage que je ne comprends pas bien. Pour *kunta*, «lance» comme pour *kaṇapa* et *kuṇapa*, les passages dont je dispose montrent seulement un projectile en fer, sans plus de précision. Les œuvres plus tardives font de *paṭṭiśā* seulement un hache de guerre à deux lames ; de *kunta* une lance à six arêtes, de six ou huit coudées de long (Nitip.)<sup>76</sup>.

---

*samudyamya ca cikṣepa ... sā tasya hrdayam ... bibheda*, ix. 10. 38. En xii. 4. 18, *rathasakti* est groupée avec des flèches et d'autres armes de jet. On voit, l'usage est presque constant, comme les épithètes. Cf. R. vi. 80. 23-24, *śaktir dīpyamānā svatejasā tolitā mahātmanā*. En ib. 32 (cf. 87. 25) nous trouvons *aṣṭaghaṇṭā śaktiḥ* : voir plus haut.

<sup>74</sup> *tailadhautāḥ sutejanāḥ (niṣpetur vimalāḥ śaktyaḥ)*, vi. 87. 28.

<sup>75</sup> *ekaghñī* (opposé à *śataghñī*), vii. 183. 2.

<sup>76</sup> La *paṭṭiśā*, pointue, lancée, vi. 96. 57 ; 106. 22 sq. ; 113. 39 sq. ; vii. 25. 58 ; 44. 14 : cf. iv. 32. 10, *asibhiḥ paṭṭiśaiḥ prāsaiḥ śaktibhiḥ tomarair api ... samrabdhāḥ samare ... nijaghnur itaretaram*.

5. Autres armes offensives. Les armes des guerriers nobles que nous avons déjà mentionnées semblent les plus fréquentes, les plus évidentes. Mais les noms d'un grand nombre d'armes dont nous allons parler sont également fréquents et souvent cités ensemble. On peut difficilement les classer, et leur usage n'est pas singulier. Indistinctement lancées sur l'ennemi, ou prenant la fonction propre de la suivante, la confusion découle de leur examen.

Les guerriers nobles ont pratiquement des armes distinctes de celles des simples soldats. Mais ils sont représentés comme utilisant les deux sortes. Ils évitent seulement les outils indignes des vilains – jeter de la poix ou de l'huile, harrasser l'ennemi – mais sont prêts à se servir en cas de besoin de toutes les vraies armes, stockées dans leur char. Les hindous divisaient ces armes en général en quatre classes. Cette division est tardive, schématique ; mais, bien qu'inexpliquée, elle est familière dans l'épopée : «les quatre grandes classes d'armes» auxquelles il faut ajouter «et les armes divines». Ensemble, on les nomme «la quadruple collection d'armes» ; mais les armes sont «de différentes sortes» et sont si nombreuses que beaucoup ne peuvent pas être confinées dans une seule rubrique<sup>77</sup>. Les dieux ont juste les mêmes armes que les hommes, seulement certaines sont plus puissantes que celles de la plupart des hommes ; mais les guerriers nobles, à l'aide de la magie ou d'une intervention divine, peuvent les égaler dans l'usage de ces armes<sup>78</sup>. Les étrangers ont des coutumes particulières, et utilisent beaucoup d'armes en

---

L'armure des guerriers est donnée en v. 155. 12 sq. (différente de celle des soldats ordinaires). *Baddha*, utilisé ici pour toutes les armes, ne signifie pas «attaché», mais «muni de». Dans ce passage, *ṛṣṭi* semble être une arme commune, opposée à la noble *paṭṭisā*, et différente de la *ṛṣṭika*, qui suit immédiatement (13). En v. 152.15, nous avons *ṛṣṭayas tūṇasaṃyutāḥ*. N., pour MBh. iii. 133, donne à penser que *ṛṣṭi* puisse être une épée. Cf. v. 155. 3, *saśaktikāḥ saharṣṭayaḥ* (*śaktika* = *śakti*), pour les soldats en général. L'(*ayas-*)*kunta* ou lance de fer (?) est mentionnée en vii. 148. 45 ; viii. 19. 34, etc. *Kaṇapa*, *kuṇapa* sont mentionnées dans les mêmes passages et en i. 227. 25 ; et le *kampana* «pointu», ou dard, leur sont associés, vii. 156. 141 ; vi. 57. 24 ; 76. 4 sq., etc., mais je ne peux tirer de ces passages aucune description, à part le fait qu'ils sont toujours des *kṣepanīya*, ou armes de jet (vi. 76. 6). *Gośrṣa*, en vii. 178. 23, est probablement une lance, et non pas un épithète. En Nitip. l'anneau et la lance de corne sont des emblèmes du roi, autre indice de l'époque tardive du livre de Droṇa. On peut multiplier les références et les exemples, sans obtenir plus d'informations. Les dieux se battent avec des «lances (*śakti*)» de différentes espèces, i. 30. 47 sq. (*śakti* est le nom générique).

<sup>77</sup> viii. 7. 6, *mahāstrāṇi ... caturvidhāni divyāni cai 'va ; astragrāmaṃ caturvidhaṃ labdhvā* (apprenant), iii. 309. 18 ; *vividhāni śastrāṇi, nānāstrāṇi*, i. 19. 12 ; 32. 12.

<sup>78</sup> Cf. les armes habituelles des divinités en i. 30. 47 sq., etc., et voir plus loin.

spécialistes, plus habilement que les gens du cru. Manu note l'excellence de certaines régions de l'Inde ; et la pseudo-épopée, particulièrement, celle de nations étrangères. Dans les scènes de guerre, les armes des étrangers sont notées comme particulières. Beaucoup d'armes sont spéciales chez les «barbares». À voir les interprétations des natifs, il est clair que l'utilisation de beaucoup de ces armes n'était pas claire pour eux. Leur usage et leur forme était différemment interprétés. Beaucoup sont totalement inconnues. Nous donnons ci-dessous la liste de ces principales armes d'importance secondaire, non pas classées selon les quatre classes locales, mais selon leur importance apparente et leur fréquence d'utilisation. On pourrait mentionner en premier le *bhindipāla*, pour lequel je ne vois aucune évidence qu'il s'agisse d'une fronde ou d'une sarbacane, comme le voudraient des auteurs tardifs. Cela semble être un projectile, lancé à la main, et usuellement associé avec les flèches, les marteaux, les massues, etc. Une variante d'un passage confirme cela en nous montrant la poignée de bois attachée à cette arme<sup>79</sup>. Le *tomara* est un dard de fer, soit droit, ou, moins souvent, une flèche droite munie d'un crochet à son extrémité. Ce dernier est probablement le *tomara* trident ou le *tomara* pique. Suivant le commentateur, il a une poignée de bois. Intéressant l'aveu implicite contenu dans le nom *viṣatomara*, «dard empoisonné» ; sans aucun doute à prendre littéralement<sup>80</sup>. Les *tomaras* sont représentés comme dorés, et doivent avoir été légers, car ils sont comparés à de fougueuses sauterelles. Ils semblent avoir été des javelots et sont lancés à la main. Mais le commentateur en explique une sorte comme une flèche (voir plus bas). Un autre est mentionné comme bâton plaqué or, capable de percer un bras et d'en ressortir derrière. L'accent est mis particulièrement sur sa pointe aigüe<sup>81</sup>.

Des armes de jet moins importantes sont le marteau, la pique, la hache et d'autres, moins bien définis. Bien que la hache et la pique n'aient pas été considérés primitivement comme des projectiles, leur utilisation dans l'épopée oblige à les classer ainsi.

Le marteau, *mudgara*, est en fer (*ayoghana*), il est définitivement un projectile, lancé comme la *laguḍa* et comme les pierres (*upala*). Les divinités, comme on le

---

<sup>79</sup> Le *bhindipāla* est mentionné en v. 19. 3 ; vi. 96. 57 sq. ; 106. 22 sq. ; vii. 25. 59 ; en v. 155. 1 sq., *śūlabhindipāla* est remplacé par N. par *śāla*-, car la poignée est faite du bois de cet arbre.

<sup>80</sup> On trouve l'*aṅkuśatomara* et le *viṣatomara* dans la liste des armes en v. 155. 1 sq. Le *tomara* ordinaire se trouve *passim* dans tous les amas d'armes.

<sup>81</sup> vi. 113. 39 ; vii. 25. 58 ; 165. 36 ; viii. 27. 15 sq. ; i. 19. 12 : quatorze sont lancés à la fois, «pointus comme des rayons de soleil», en vii. 29. 7 : cf. *tomarān agniṣaṃkāśān chalabhān iva vegitān (mumoca)* en xiv. 75. 13, où ils sont, comme d'ordinaire, coupés en morceaux par les flèches.

voit dans la scène Indra-Vṛtra, se servent du *mudgara* en même temps que de l'épée, la lance, etc<sup>82</sup>.

La hache, *paraśvadha*, *kuliśa*, est souvent mentionnée comme un projectile. On peut dire que c'est une arme royale, elle est principalement utilisée par les nobles. La hache de guerre (*kuṭhāra*) est l'arme favorite de Paraśu-Rāma. *Paraśu* et *paraśadha* sont distinguées l'une de l'autre, mais nous ne savons pas pourquoi<sup>83</sup>.

Parmi les armes, l'arme de Śiva, le trident, est imité par la *śūla* ou pique, une arme de jet en fer, mais pas très efficace et facilement coupée en deux. La *śūlaśakti* est une lance avec une pointe en forme de trident<sup>84</sup>.

Le *bhuśuṇḍī*, défini par le Petersburg Lexicon comme «une certaine arme» est une arme que l'on lance à la main, utilisée avec les massues, les piques, etc., et elle est en fer. Je n'ai pas de description plus précise, bien que cette arme soit souvent mentionnée<sup>85</sup>.

The *prāsa* (*prāśā*), un projectile d'après son nom, est large et tranchant, aussi bien que sans tache. On parle particulièrement de son arête (voir listes ci-dessus), mais je ne vois dans l'épopée aucune raison pour dire que le *prāsa* était la même chose que le palet ou le trident. Wilson dit que c'est «un palet, ou la même chose que le *kunta*». Les ouvrages postérieurs à l'épopée font du *prāsa* l'équivalent du disque, *cakra*, ou d'une lance de sept coudées.

---

<sup>82</sup> xii. 282. 14. En vii. 25. 58 sq., *ayoghana*, défini par N. comme *laguḍa*, est différent de *mudgara*. *Kūṭamudgara*, R. vi. 37. 51 ; 75. 25, semble être une hachette plutôt qu'un marteau. Je ne l'ai pas trouvé parmi les armes épiques. Cela peut être, dans le sens usuel, une arme cachée, truquée, mais probablement une autre sorte de marteau. Cf. *mudgarāḥ kiūṭakhaḍgās ca*, R. vi. 80. 4. Selon le Nitip., le *mudgara* est long de trois coudées, et pèse plus de cinq cents livres.

<sup>83</sup> v. 19. 3 ; vi. 96. 57 (*ayaskuntaiḥ paraśvadhaiḥ*) ; 46. 13 ; vii. 25. 59 ; la hache de Rāma, xii. 49. 33 ; une distinction entre *paraśu*, iii. 160. 58 (*paraśvadha*, lancée) ; et *kuliśa*, iii. 20. 34, par rapport à *paraśvadha*, 33. Ici N. donne *vajrāṇi*, éclairs, comme signification de *kuliśāni*. *Paraśu* n'est rien d'autre qu'une hache de bûcheron. Cf. R. ii. 111. 10, *drumo yathā vane paraśunā kṛttaḥ*. De même *dātra*, v. 155. 7, est seulement une faucille .

<sup>84</sup> La dernière citation du troisième livre (iii. 20. 33 sq.) mentionne *gadā*, *hala*, *prāsa*, *śūlaśakti*, *śakti*, *paraśvadha*, *kuliśa*, *pāśa*, *ṛṣṭi*, *kaṇapa*, *śara*, *paṭṭiśa*, *bhuśuṇḍi* en vrac. Pour l'utilisation décrite ci-dessus, cf. vi. 92. 27 ; ix. 21. 24 : *triśūla*, trident de Śiva, vii, 202. 42. Viṣṇu a le *cakra* et l'arc *śārṅga*, Śiva the *śūla* ou *pināka*.

<sup>85</sup> iii. 15. 8 ; vii. 25. 58 ; ix. 45. 111. Voir la citation iii. 20. 34, ci-dessus. *Śūla* et *bhuśuṇḍī* sont mentionnées comme pareilles à *śūla* et *paṭṭiśa* (avec le mot *śūlavarṣa* un épithète qui s'applique aux deux) en iii. 170. 3. Cela semble être une sorte de lance, utilisée le plus souvent à proximité de *paṭṭiśa*, *śūla*, etc., comme ici. Un passage représente des lances de fer, des disques, des pierres et des *bhuśuṇḍīs* levés haut avec les mains, et lancés, i. 227. 25. R. a un compagnon au *bhuśuṇḍī*, à savoir le *trikaṇṭaka*, qui, à mon avis, est un équivalent tardif de *śūla*, signifiant tridentt (R. iii. 28. 25).

Parmi les projectiles, nous devons placer le couteau-griffe, ou couteau caché (*nakhara, vāś*), à côté du simple couteau (*kṣura*), utilisé comme projectile, ou comme une sorte d'arme tenue à la main pour crever les yeux de l'ennemi. Les classes inférieures de combattants étaient armées avec des tas d'armes viles de toutes sortes, comme la poix ou l'huile bouillante, etc., que l'on ne peut probablement pas classer comme armes. Elles étaient portées par l'infanterie (xv. 23. 4), et par des groupes d'hommes sur éléphants<sup>86</sup>. Il est intéressant de noter combien une telle liste, attribuée à tous les soldats, contredit complètement l'esprit du «code» militaire.

Le *śalākā* et le *śāṅku*, que le commentateur dit être identiques, ne sont pas faits pour être lancés, mais tenus devant soi, pour percer le corps de l'ennemi. Ce sont apparemment des pieux aigus taillés en pointe, peut-être en bois (vii. 25. 50 ; vi. 46. 34).

Avant de passer aux cuirasses défensives, il nous faut examiner les soi-disant armes à feu et les armes divines. Cependant, pour clore la liste générale des armes offensives déjà décrites, il peut être utile d'abord de donner l'ensemble des armes jugées nécessaires à une armée bien équipée, de la manière dont l'épopée les décrit. L'impression collective ainsi produite est plus forte que celle que pourrait produire une liste individuelle. Nous découvrons plus clairement la conception hindoue d'une armée. Pour ces groupes d'armes, les explications déjà données peuvent être incorporées sans commentaires ; en cas de doute, l'explication du commentateur est acceptée, et indiquée par des guillemets ; et pour les quelques accessoires guerriers nouveaux utilisés comme armes, nous ajoutons un mot d'explication.

Un amas typique d'armes est présenté dans le passage suivant (vii. 178. 23 sq.) : «ils firent pleuvoir l'un sur l'autre des flots d'armes – massues de fer, piques, épées, couteaux, dards, flèches, roues, haches, boulets de fer, bâtons, cornes de vache, mortiers, etc» ; en dernier recours, des arbres arrachés<sup>87</sup>, et autres ressources locales pour des êtres à moitié démoniaques comme ceux qui sont

---

<sup>86</sup> Une liste est donnée en v. 155. «Attrape-cheveux», boulets chauffés au rouge, sable, huile, pots de poison, (serpents), cordes, lacets, couteaux cachés, etc. *Kāṇḍadaṇḍaka* peut être une arme normale (trident). Des socs de charrue (*sīra*) en font partie, et des paniers avec des charbons ardents. Le lacet, *pāśā* ou *raju* (corde), est utilisé pour étrangler l'ennemi. Des lacets semblables semblent être utilisés comme lassos par les guerriers nobles en viii. 53. 24 sq. ; ils sont appelés *pādabandha*, ou *nāgam aśtram*, «arme-serpent». Cf. avec cela R. v. 46. 15, *astrapāśair na cakyo 'haṃ baddhum atyāyatair api*.

<sup>87</sup> Cf. R. vi. 55. 28 ; aussi ib. 61. 20, et souvent.

engagés ici<sup>88</sup>. Dans ce passage, sous «massue», nous en trouvons quatre sortes mentionnées, (*gadā, parigha, pināka, musala*) ; les lances et les dards sont trois fois plus nommés (*prāsa, tomara, kampana*) ; les flèches ont trois noms (*bhalla, śara, nārāca*) ; reste la corne de vache et le *bhindipāla* (la première douteuse), et le mortier (*ulūkhala*) ; avec des boulets de fer qui sont probablement lancés ou laissé tomber brûlants sur l'ennemi<sup>89</sup>.

Mais le meilleur exemple pour de nombreuses espèces d'armes spéciales peut être tiré du début des scènes de bataille, déjà cité. Nous y lisons comment une grande masse de soldats se met en marche en ordre de bataille, et quelles étaient les armes, des simples soldats d'abord, et ensuite des guerriers nobles (v. 155. 1 sq.). «Maintenant le roi fit sortir ses forces et divisa ses onze armées selon leurs plus hauts exploits, leur habileté moyenne et leur manque de valeur<sup>90</sup>. Ensuite, ils avancèrent, armés et munis 1. de planches pour les chars, 2. de grands carquois, 3. «de protections en cuir pour le char de guerre», 4. de javelots et 5. «de carquois pour les chevaux et les éléphants», 6. «de carquois pour les fantassins», 7. de lances de métal, avec 8. des lances plus lourdes à poignée de bois, 9. de drapeaux et de bannières, 10. de lourdes flèches, 11. de cordes et de lacets, 12. de couvertures et d'attrape-cheveux, 13. de jarres d'huile, de mélasse ou de beurre fondu, de sable et de serpents, 14. de poudre de poix enflammée (?), 15. de lances ou d'épées munies de cloches, 16. d'eau «chauffée par des boulets de fer» et de pierres, 17. de piques et de lances, 18. de «projectiles de cire fondue» et de marteaux, 19. de tridents et de bâtons pointus, 20. de socs de charrue et de dards (javelots) empoisonnés, 21. de paniers pour lancer des boulets chauffés au rouge et de boîtes contenant ces boulets, placées dans les paniers, 22. de harpons, 23. de plastrons en bois, 24. d'armes cachées dans du bois, 25. de «blocs de bois avec des piques de fer», 26. de peaux de tigre et de léopard «pour hommes et chars» avec dards et cornes, 27. de javelots courbes, de haches, d'épées, d'huile de sésame et de lin, 28. de filets dorés<sup>91</sup>. Tel était l'équipement des Kurus, sans compter la description des chars, à suivre, où nous trouvons également des javelots, des arcs, etc.

---

<sup>88</sup> Le rākṣasa combat d'habitude avec des armes ordinaires, mais ce n'est pas un combattant loyal ; il est stigmatisé comme un *kūṭayodhin*, vii. 179. 21, mais dans l'ensemble plus pour ses ruses que pour ses armes.

<sup>89</sup> Ajouter, en groupe annexe, vii. 148. 36 sq. ; ix. 45. 108 sq. (*praharaṇāni kīrtyamānāni śṛṇu*).

<sup>90</sup> *sāra, madhya, phalgu*. Le commentateur dit : «placé en pointe, au milieu et à l'arrière» ; mais c'est la conséquence de leur division selon leur qualité. *Phalgu* est manque de valeur, et non pas arrière : cf ; viii. 11. 24, *mahācamūḥ phalguśeṣā*, «les misérables restes d'une grande armée».

<sup>91</sup> 1 *anukarṣa* ; 2 *tuṅṅira* ; 3 *varūtha* ; 4 *tomara* ; 5 *upāsaṅga* ; 6 *niṣaṅga* ; 7 *śakti* ; 8 *ṛṣṭi* ; 9 *dhvaja, patākā* ; 10 *śārāsanatomara*, «une lourde flèche lancée par un arc (non pas un *tomara* à main, un

Ces armes sont toutes tenues à la main, ou lancées à la main. Il n'est fait aucune mention du *nivartana*, c'est à dire de la possibilité de (lancer, *prayoga*, et) récupérer les projectiles, ce qui laisserait penser à un groupe d'adeptes du lasso ou du boomerang, bien que l'exercice de cet art donne naissance à la superstition du *nivartana* ; cette dernière est aussi dans l'épopée une des formes de pouvoir magique obtenu par la méditation religieuse. Le lacet entre rarement en action de façon prééminente. Il était lancé mains levées. Les boulets de fer ne semblent être rien d'autre qu'un des projectiles préférés tels que les pierres, le sable, la poix, les pots de serpents, etc., – tous montrant une brutalité violente et crue<sup>92</sup>.

28

---

javelot) ; 11 *rajju, pāśa* ; 12 *paricchada* et *kacagraha* : les deux sont douteux ; peut-être faut-il lire *paristara* et *karagraha* ; dans les deux cas, le premier mot est équivalent à *āstarāṇa*, couvertures or protections ; et le second mot, si ce n'est un attrape-cheveux, est un attrape-main (*kaca-* est le mot habituel : cf. vii. 36. 25, N. «*aṅkuśa*» ; *vikṣepa* est ajouté pour montrer qu'il s'agit d'une arme lancée sur quelqu'un (le *paristara* est peut être aussi, s'il est équivalent à l'*āstarāṇa*, l'arme qui tourne en rond, le boomerang : cf. Rajend., Ind. Aryans, i. 314 ; *āstara* est un boomerang dans le Nitiprak., mais je pense qu'on ne trouve aucun projectile de cette sorte dans l'épopée ; 13 *tailaguḍavāluka* et *āśiviśaghata* ; 14 *sarjarasapāṃsavaḥ.*, je ne suis pas très sûr de sa signification ; 15 *ghaṅṭaphalaka*, sur une épée, une lance et même un bouclier, *phalaka* est peut-être une planche ou une lame ; 16 *ayoguḍajalopala* (les indiens et les admirateurs aiment parler de canons, ou tout au moins de catapultes, chaque fois que des boulets de fer ou des cailloux sont mentionnés ; le commentateur, ici explique l'utilisation des boulets de fer de manière raisonnable, mais il pense que les pierres peuvent avoir été lancées par des «machines» : elles étaient lancées à la main ; 17 *śāla-* or *śūla-bhindipāla* (voir ci-dessus) ; 18 *madhūchista-mudgara* ; 19 *kāṅḍadaṅḍa* = *kaṅṭakadaṅḍa*, ou v. 1. *daṅḍakaṅṭaka*, même signification ; 20 *sīraviśatomara* ; 21 *śūrpapitaka* (cf. ce qui a été stocké dans le char, en dehors des carquois et des cuirasses, en R. ii. 39. 19 sq., *piṭaka* et *khanitra* ; et ib. 37. 5, *khanitrapitake ... saśkye*, (paniers et cordes) ; 22 *aṅkuśatomara* (ou javelots comme auparavant) ; 23 *kīlakavaca*, douteux, peut-être *kīlakrakaca*, scies à poignées de bois ; 24 *vāś* ou *vāśī* (voir plus haut) ; 25 *vṛkṣādana* ; 26 *ṛṣṭi* et *śṅga* : *ṛṣṭi* est un projectile courbe lancé à la main par les dravidiens, avec des traits de bois (*phalaka*) : *śṅga* est défini curieusement par N. comme un moyen de faire cesser (de tuer) un saignement quand on est frappé par une massue ; mais cela peut être une corne pour y vider des excréments (cf. l'arme (?) *huḍa* ou *hula*, dans la liste de iii. 15. 5, défini par un commentateur de Manu, qui lit *huḍa* pour *guḍa* en M. iii. 133, comme une épée à double tranchant ; mais le commentateur de l'épopée, en iii. 284. 4, le définit comme une corne d'aisance, *mūtrādyaṣarjanārthaṃ śṅgam*) ; 27 *prāsa (bhalla)*, *kuṭhāra*, *kuddāla*, *tailakṣaumasarpis* : ce dernier expliqué comme toile cirée de protection ; 28 *rukmaajāla*.

<sup>92</sup> Les boulets de fer sont lancés avec les massues, comme en vii. 178. 23 (cité plus haut.). Comme ils sont cités pour compléter la liste des possessions de la ville, N. traduit naturellement *guḍa* (comme d'habitude) par *golaka* en iii. 15. 8, aidé en cela par *agni*, juste devant. Mais ici, l'ornement et la défense sont complètement imbriqués, et *saguḍaśṅgikā purī* peut aussi bien signifier «avec des cornes emboulées» que «avec une machine (dont personne n'a entendu parler) pour lancer des boulets de fer». Ces commentateurs trouvent cependant inutile de remarquer que les boulets de fer

Les barbares ne sont pas pire que les indigènes, en ce qui concerne leurs armes, mais ils sont parfois décriés avec colère pour utiliser des méthodes non-aryennes. Mais qu'est-ce qui peut être plus aryen que les armes lancées sur Arjuna par les barbares en général (*mlecchas*) ? «Ils lancèrent sur lui les flèches de roseau barbelées et les flèches de fer, les javelots, dards, lances, massues et *bhindipālas*» que les aryens eux-mêmes utilisaient<sup>93</sup>. Mais nous apprenons que les Kīratas utilisent le poison (et semblent être blâmés pour cela !) ; que les Kāmbojas sont particulièrement «difficiles à combattre» ; que les barbares sont généralement «malveillants» ; que les Śakas sont «forts comme Indra» (vii. 112. 38 sq.) ; que les barbares utilisent généralement «des armes diverses» ; que les Kāmbojas, encore, sont «cruels et chauves» ; que les Yavanas portent généralement des flèches et des dards ; et que les montagnards, les Parvatīyas, sont habiles à lancer des pierres, un art avec lequel les Kurus sont réputés peu familiers<sup>94</sup>.

La pseudo-épopée regroupe sous une seule rubrique les armes avec lesquelles les étrangers excellent en matière de combat, et stipule que chaque nation alliée utilise ses propres armes. «Que chacun combatte selon ses habitudes locales». Les Gāndārāḥ et les Sindhu-sauvīrāḥ utilisent des couteaux-griffes et des dards (disques ?) (*nakharaprāsayodhinaḥ*) ; les Uśnarāḥ sont bons dans toutes les armes ; les Prācyāḥ sont excellents pour le combat à éléphant (*mātaṅgayuddha*) ; ce sont aussi des combattants rusés (*kūṭayodhinaḥ*) ; les Yavanāḥ et les Kāmbojāḥ, avec ceux qui vivent près de Mathurā, sont experts en coups de pied (ou en boxe ?

---

et autres, impliquant des machines et de la poudre, sont toujours lancées à la main. Ils font passer cette façon de voir et traduisent toujours d'après le point de vue moderne des œuvres tardives qui ont rendu spécifiques ces termes. Comme nous l'avons vu plus haut, les boulets chauffés au rouge étaient probablement transportés (sur des éléphants) dans des boîtes à l'intérieur de paniers, et laissés tomber. De l'huile enflammée et du sable brûlant étaient probablement utilisés dans la bataille. Seule une combinaison comme *sagadāyogudaḥ* (porté et lancé) permettrait à un juge impartial d'en décider. Nous avons ici (vii. 36. 24) seulement «massues, boulets de fer et flèches», comme projectiles lancés à la main, et certainement, comme nous l'avons expliqué, pas plus incommodes qu'un pot de serpents. Cf. vii. 25. 59, *pāmsuvātāgnisalilair bhasmalōṣṭṛṇadrudih*. Les lacets sont utilisés comme dit plus haut, ix. 45. 109 (*pāśodyatakarāḥ kecit*). Le soc de charrue (*sīra*) est l'arme favorite de Balarāma ; *halāyudha* est un type de combattant usuel. En ix. 60. 9 une attaque est menée avec le soc de charrue, *lāṅgala*. Il est fréquent, c'est une arme ordinaire. Cf. la liste *halaśaktigadāprāsacarmakhaḍgarṣṭitomara*, vii. 112. 15. L'omission de *lavitra*, faux, donnée parmi les *amukta* par Nītip., est sans importance, car nous ne la trouvons ni comme arme, ni comme protection de char ; cependant des couteaux protègent les chars divins.

<sup>93</sup> *karṇinālikanārācais tomaraprāsaśaktibhiḥ, musalair bhindipālais ca*, viii. 81.12 sq.

<sup>94</sup> vii. 119. 14 sq. ; 121. 14 ; *aśmayuddha, śīlayuddha*, ib. 31. 45, 36, 32.

*niyuddhakuśalāḥ*) ; les Dakṣiṇātyāḥ sont avant tout des combattant à l'épée (*asipāṇayaḥ*)» (xii. 101. 1 sq.).

Quant à l'usage des armes «à oreilles» (barbelées), dont j'ai parlé à propos des flèches, il convient de noter qu'on trouve encore et encore ce que la loi défend à ce propos ; et que, d'autre part, prétendre que ce sont des armes à feu à cause de l'usage plus tardif de *nalika* est totalement impossible pour l'épopée puisqu'elles sont utilisées comme de simple flèches, ou des projectiles lancés à la main<sup>95</sup>.

J'ai rapporté plus haut cette affirmation stupide que tous les Kurus ignoraient l'art de combattre avec des pierres, au contraire des montagnards qui étaient particulièrement habiles dans ce type de combat<sup>96</sup>. Mais notre dernière référence au mode de combat rude et irrégulier de tous les guerriers va contre cette affirmation. Car quand deux combattants manquent d'armes, ils saisissent tout ce à quoi ils peuvent penser, «poussière, feu, eau, cendres, pierre, bois etc.» et ensuite se battent à poings nus<sup>97</sup>. Ils se frappent à coup de poings, ou bien se tirent les cheveux, se mordent, voilà comment se termine la lutte. Si cela ne suffit pas, celui que son escorte peut aider, la fait venir pour couper la tête de son ennemi<sup>98</sup>. Dans une autre scène nous voyons un recours aux poings et aux pieds, quand les massues font défaut ; et des expressions comme «ongle pour ongle», «cheveux pour cheveux», «dent pour dent», montrent la position rapprochée des combattants<sup>99</sup>.

---

<sup>95</sup> *karṇinalika*, *varāhakarṇa*, *vikarṇa* sont des armes du même genre. Cf. la note ci-dessus, et vii. 166. 23 sq. ; 170. 35 (*vipāṭhakarṇinārācaiḥ*, avec *kṣura*, *vatsadanta*, etc) ; vii. 47. 20 (*taṃ karṇinā 'tādayad dhṛdī*) ; ib. 48. 1 (*sa karṇinaiḥ karṇinā karṇe punar vivyādha*) ; vii. 169. 9 (*karṇinai 'kena vivyādha*).

<sup>96</sup> *parvatīyāḥ pāṣāṇayodhinaḥ* (-*pāṇayaḥ*), mais *kuravaḥ sarve na 'śma-yuddhaviśradāḥ*, vii. 121. 14 sq., 31.

<sup>97</sup> vii. 25. 58 sq. ; i. 19. 17.

<sup>98</sup> *padācoraḥ samākramya sphurato 'pāharac chiraḥ*, viii. 28. 38. Coups de poing (*muṣṭiyuddha*), tirer les cheveux (*keśagraha*), sont estimés moins scientifiques que la lutte (*bāhuyuddha*) ; celle-ci possède ses termini technici, et a peu à envier à l'art des armes. Cf. les positions *prṣṭhabhaṅga*, *sampūrṇamūrccā*, *pūrṇakumbha*, des lutteurs dans la scène de Jarāsaṃdha, ii. 23. 19 ; et la fameuse lutte de Bhīma en iii. 11. 62 (reprise en iv. 22) et iv. 13.

<sup>99</sup> vii. 177. 45. Cf. viii. 49. 80 : *kacākaci yuddham āsid dantādanti nakhānakhī* (comme *rathārathi*) *muṣṭiyuddhaṃ niyuddhaṃ ca*. Cf., pour le dernier, *niyuddha* «combat à coup de pied», vi. 76. 4, *asiyuddhe niyuddhe gadāyuddhe ca*. Comme *nakha*, «ongle» se retrouve dans *nakhara*, «couteau-griffe» (p. ex. vii. 19. 32, *vipraviddhāsinaḥkarāḥ*), *muṣṭi* semble se retrouver dans *muṣṭika*, «dague» dans les emplois tardifs ; mais dans l'épopée *muṣṭika* équivaut à *muṣṭiyuddha*. La même manière totalement irrégulière de combattre caractérise les batailles du R. : «tirant les cheveux, mordant les oreilles» etc., avec beaucoup de bruit dans chaque scène : p. ex. R. vi. 37. 50 ; ib. 54. 57 sq. ; 98. 25.

Nous allons maintenant examiner les armes divines, avec les questions concernant certains «engins». Ce n'est pas la faute de l'auteur s'il les groupe. Elles ont été mêlées de façon si étroite qu'il vaut mieux, par commodité, les traiter ensemble. Car les guerriers hindous, non contents de leurs armes terrestres, recevaient, grâce à leur pouvoirs spirituels, ou grâce aux Puissances, des «armes divines», qui sont clairement magiques ou démoniaques. Ils possédaient aussi ce qu'ils appelaient des «engins» et des «armes qui en tuent cent». Plus tard, les hindous acquirent la poudre à canon et utilisèrent les termes anciens avec une nouvelle signification. Les engins et les «armes qui en tuent cent» furent convertis en canons, fusées etc. Naturellement, la prochaine étape fut franchie par les chercheurs européens. Pour eux, les armes divines devinrent exclusivement des armes à feu. Car, comme pour toutes les manifestations divines, on parle de feu pour les armes divines. Cette explication rationnelle et radicale plaît, justement parce qu'elle est radicale. Nous ne croyons pas dans les armes divines et sommes heureux de trouver une explication rationnelle. Néanmoins, nos hindous y croyaient. Ils ne se sont jamais aventurés à interpréter les armes divines comme des armes à feu. Nous ne pouvons donc pas rejeter leurs armes divines avec du feu comme des fictions de leur poésie. Qu'elles existent réellement ou non est sans conséquence. La question est de savoir s'ils les concevaient comme probables et naturelles. C'était bien le cas, et ils imaginaient aussi des armes divines sans feu. Ainsi un arc, ou une épée, sont des «armes divines», si elles ont été données par un dieu, ou dotées d'une puissance surhumaine par suite de la force de la piété de leur utilisateur. Le feu ne va donc pas nécessairement de pair avec les armes divines. Il n'y a donc aucune raison pour supposer qu'un feu normal manifesté dans une arme suggère d'abord une «arme divine». Que sont alors les armes divines pour les hindous ? Elles sont mentionnées, bien sûr, dans de très nombreuses scènes de bataille (p. ex. vi. 74. 6). Arjuna les utilise à tout bout de champ quand il est serré de près. Comment les utilise-t-il ? Il les médite. Ce sont des armes de magie. Bien d'autres héros en possèdent<sup>100</sup>. Elles sont ainsi de deux sortes, comme nous l'avons dit plus haut. Soit comme «l'arme de Parjanya», fabriquée dans le ciel et dotée de puissance par les dieux ; ou des armes ordinaires, ensorcelées par une maîtrise spirituelle de la nature. Elles ne sont pas toujours «de feu». «De feu» n'est pas toujours la marque des armes divines. De ces considérations, deux résultats découlent : feu est employé, non dans le sens de feu, mais pour désigner la vive

---

<sup>100</sup> La littérature postérieure est aussi dédiée à l'utilisation d'armes mystiques. Cf. leur emploi (*āgneyam astram*, etc.) dans les actes un et cinq de l' Utt. Rāmacarita.

morsure tranchante d'une arme. La prière et la méditation incantent l'arme la plus ordinaire<sup>101</sup>.

---

<sup>101</sup> vi. 117. 36, *divyāny astrāṇi saṃcintya prasaṃdhāya ... sa tair astrair mahāvegair dadāha ...* vi. 119. 16 ; vii. 16. 25, *taṃ śūram āryavratinam mantrāstreṣu kṣaśramam*, etc. *Parjanyastram* in vi. 121. 23. L'*aśani*, fait par Dieu et muni de huit cloches (*aṣṭaghaṇṭā*), est lancée et prise dans la bataille, vii. 156. 157. Une arme similaire faite par Rudra, avec huit roues, est en fer, vii. 175. 96 ; le *nārāyaṇa-astara* – fin du vii., spécialement adhy. 201 – est tardif, comme l'arme à huit roues : the *astram aindram* est plus fréquente, vii. 157. 37-39 (voir plus loin). La flèche lancée par Arjuna, en viii. 90. 103, est «comme le feu, terrible, comme un serpent venimeux, polie à la pierre (*aśmasāra*) et divine», car il l'avait lancée «en disant une prière sur elle» (*abhimantrya*). Ainsi, en vii. 201. 16 sq., une arme incantée devient une *āgneyam astram*, «une arme d'Agni», mais c'est seulement une «flèche incandescente» pour l'arc (*abhimantrya śaraṃ dīptam*). Les armes divines particulières d'Arjuna sont un arc et une épée. Mais, à côté de cela, il en a beaucoup d'autres ; en fait en nombre illimité, car, quand il le désire, il dit son incantation et transforme des flèches ordinaires en armes divines. Cf. iii. 245. 17, 26, 25 (*divyāstrapramantritāḥ ... khacarāḥ*). Les boucles d'oreille et la cuirasse de Karna, données par Dieu (iii. 300-311) sont échangées contre une épée ordinaire (*śakti*), mais incantée de telle façon qu'elle revient dans la main après avoir été lancée et avoir tué de nombreux ennemis ; cette épée, comme Pāśupata, ne peut être utilisée qu'en cas d'extrême danger (iii. 310. 33). Les armes d'Arjuna, très éminentes, peuvent être mentionnées ici en groupe. Il possède les *sthūṇakarṇa*, *indrajāla*, *saura*, *āgneya*, *saumya*, *śabdavedha* (loc. cit.). Il a l'épée de Śiva et le *antardhāna* de Varuṇa ; la *vajram astram* et *aśanis* (foudre, éclairs) ; le *sammohana* qui sème la confusion ; l'arme qui se lance toute seule et revient, appelée «tête de Brahma». Cf. iii. 40. 15 ; 41 ; iv. 66. 8 ; iii. 44 (en ib. 100.11, le *vajra* est *śaḍasri*) ; i. 133. 18 (*brahmaśro nāmā astram saprayoganivartanam*) ; d'autres armes divines de Prajāpati, Indra, Agni, Rudra, en iv. 64. 23 ; les armes divines d'Arjuna, comme celles du *Rāmāyaṇa* (R. i. 30. 23), reviennent dans les mains de leur maître, iv. 45.26-27. Avec l'*āgneya*, ou arme d'Agni, il fait naître du feu ; avec le *vāruṇa*, ou arme de Varuṇa, de l'eau ; avec le *vāyavya* ou arme de Vāyu, du vent, i. 135. 19 (ce qui montre que l'*āgneya* est l'arme d'Agni, et non pas une arme à feu) ; *pārjanya*, *bhauma*, *pārvata* suivent ; l'*antardhāna* fait disparaître ; grâce à elles, il devient petit, grand, etc. Arjuna exhibe ses armes données par les dieux, l'arc, les flèches, la conque (Devadatta), etc., en iii. 175. 1 sq. ; et en vii. 30. 15 sq., comme pour un festival de magie, Śakuni faut tomber du ciel toutes sortes d'armes, *laguḍāyoguḍāśmāṇaḥ śataghnyāś ca saśaktayaḥ*, etc. (*asthisamdhī* est interprété «avec des *phalaka* en os», pour tous les vingt-quatre armes, «et les autres»). Observons que les massues et les lances, aussi bien que les *śataghnis* caractérisent l'écroulement. Le *bārhaspatyam āgneyam* donné à Arjuna par Droṇa est jeté sur le Gandharva et est incandescent, i. 170. 31. Mais, à la suite de cela, nous voyons la magie réapparaître. En iii. 170. 20 a *mādhavaṃ nāmā 'stram* est ajoutée à la liste, et en v. 96. 42 nous trouvons toutes les ruses divines placées dans l'arc Gāṇḍīva, car *kākudika* (qui endort l'ennemi, en 183. 16-18 et *sambodhana*, qui le réveille), *śūka* (qui sème la confusion), *nāka* (qui rend fou), *akṣisamtarjana* (qui ensorcelle), *samtana* (qui lance un flot ininterrompu de flèches), *nartaka* (*paśāca*, qui fait sauter l'ennemi), *ghora* (*rākṣasa*, qui a des qualités horribles), et *āsya modaka* (l'ennemi se tue lui-même en enfonçant des pierres dans sa bouche), toutes ces armes se trouvent dans cet arc. Elles sont purement magiques. Il existe, en fait, trois arcs particulièrement divins : Gāṇḍīva de Varuṇa, Vijaya d'Indra, Śārṅga (arc de corne) de Viṣṇu ; mais Gāṇḍīva est le meilleur,

Nos allons considérer plus particulièrement certaines de ces armes qui paraissent les plus semblables au feu. La «roue de feu» est un disque, que nous avons trouvé parmi des tas d'armes ordinaires sur tous les champs de bataille. C'est devenu l'arme de Viṣṇu, d'où son caractère divin. Nous avons depuis toujours l'ancien disque ordinaire, lancé comme un marteau, et le nouveau disque spiritualisé, dont les attributs ont été reportés sur les armes humaines. Mais, feu ou pas, personne ne prétend qu'il utilise la poudre à canon. Il est saisi, lancé, et touche en coupant une tête. Il est lancé en même temps que les haches, les flèches et les épées ; il est coupé en deux, c'est un projectile ordinaire ; il n'est pas décrit, sauf dans le cas de sa copie divine, qui est brûlant, semblable au soleil avec mille pointes (rayons)<sup>102</sup>.

Nous pouvons, maintenant que nous avons vu combien les armes divines sont purement poétiques, nous tourner vers ces engins de guerre dont la période postérieure empruntera les noms pour désigner des armes à feu. Le boulet de fer, *ayoguḍa*, qui ne doit pas être différencié de la masse des projectiles ordinaires, comme nous l'avons vu<sup>103</sup>, est réputé un «boulet de canon», parce qu'il est fait mention «d'engins». Mais nous pouvons sûrement laisser le boulet jusqu'à ce que nous définissions «l'engin». Nous avons vu dans le paragraphe consacré aux cités hindoues que ces engins, *yantra śataghni*, étaient cités comme faisant partie de la défense de la cité, et qu'ils étaient, selon toute probabilité, utilisés pour lancer de lourds traits ou pour faire tomber des pierres, car ils sont placés de façon à commander les accès. Ils ne sont pas aux portes (quand leur position est spécifiée), mais au-dessus d'elles. Que nous trouvions des *yantra* ou *mahāyantra*, ne suffit pas,

---

33

---

comme Sudarśana (le disque de Viṣṇu) est la meilleure des armes en général (pour réunir deux récits en v. 158. 4-5 ; 54. 12). Les armes de Droṇa sont les armes *āindram*, *vāyavyam*, *āgneyam*, etc., iv. 58. 52. En R. nous trouvons un héros qui exprime du dédain envers ces armes : il crie «fi donc, de mes armes divines» (R. v. 34.15). Les *mantras* utilisés pour incanter les armes viennent de l'Atharva-Veda (*imam mantraṃ grhāṇa tvam āhvānāya divaukasām* ; et *mantragrāmaḥ ... atharvaśrasi śrutaḥ*, iii. 305. 16, 20). En R. i. 30. 4 sq. se trouve une longue liste d'armes divines similaires. Cf... ib. 24.12, où l'on trouve même des armes ignorées des dieux (*devāḥ ca na vidur yāni*) !

<sup>102</sup> *āgneyamn astram ... cakram lebhe*, vii. 11. 21 ; *cakraṃ divyaṃ sahasrāram agrhṇāt ... ksurāntam ... sūryābham maṇiratnavibhūṣitaṃ cikṣepa*, vii. 175. 46 : mais cf. *iṣūn dhanūṃṣi khaḍgāṃś ca cakrāṇi ca paraśvadhān ... ciccheda*, viii. 47. 12 ; avec le *śataghni*, en viii. 27. 32. Le disque, c'est-à-dire celui de Viṣṇu, contrairement à ceux-ci, est décrit comme magique ; il revient à son propriétaire, il a six coudées de long (v. 68. 3, *sāpahnava*, *vyāmāntara* [2] = «*sasaṃhāra*, *pañcahasta*»). Il est aussi appelé *rathāṅga*, comme si le *cakra* était littéralement une roue..

<sup>103</sup> Cf. *ayoguḍa* avec *prāsa*, *gadā*, etc., dans les citations données plus haut.

si nous nous rappelons que le camp est conçu comme une cité en miniature, à nous faire croire que c'est une machine de guerre lançant des projectiles ; et le fait qu'on les trouve rarement sur le champ de bataille, et donc qu'il est impossible qu'ils soient utilisés comme des canons, confirme leur caractère d'armes n'utilisant pas la poudre. D'autre part, il est inconcevable que des armes aussi primitives que celles qui sont utilisées pendant toute la guerre dans les récits de l'épopée aient été employées en même temps que la poudre, les fusils, les canons ; il est tout autant inconcevable que, si on s'en était servi, ils n'aient pas été mentionnés de manière à ne laisser aucun doute dans l'esprit du lecteur. Oppert donne une explication naïve de ce silence complet du poète sur l'utilisation des fusils et des canons. Il dit de l'utilisation de la poudre qu'elle était «si commune qu'il ne valait pas la peine de la mentionner». Finalement, il est positivement contre l'emploi de ces armes, telles qu'elles sont décrites, et les explique comme des armes à feu. En conclusion, un bon exemple de l'utilisation d'un mot qu'Oppert pense qu'il signifie un fusil – mais qui en réalité est le nom d'une de ces flèches barbelées que nous avons vu si fréquemment employée. Oppert explique ingénieusement la barbelure, appelée l'oreille, comme la platine, la gâchette, etc ; mais quand nous lisons «ils ne pouvaient pas retirer du corps d'un homme la flèche des paroles comme ils retireraient les flèches barbelées de roseau et les flèches de fer», nous refusons de penser possible que « flèches barbelées» puisse déjà signifier «fusils»<sup>104</sup>. Pour prendre ces armes dans l'ordre : «arme à feu», ou «roue de feu». J'ai déjà montré que c'était une arme divine, où le feu a été ajouté au disque ordinaire, constamment utilisée comme arme lancée à la main. *Nālīka*, *karṇinālīka*, toujours en liaison avec *nārāca*, la flèche de fer ordinaire, n'est rien d'autre que le nom générique d'une espèce de flèche nommée «oreille de sanglier» (*varāhakarṇa*), est utilisée par les guerriers debout dans leur char et tirant avec leur arc<sup>105</sup>. Le *śataghñī* (or *-ghñī*) a souvent été cité dans les groupes de projectiles. Les champions de la poudre assurent que c'est une fusée dans la littérature tardive, ou quelque chose de la sorte, ou même un canon , et qu'il en doit aller de même pour l'épopée. Cela signifie «une arme qui en tue cent» en opposition à l'épée «qui en tue un» (voir

---

<sup>104</sup> v. 34. 79, *karṣnālīka nārācāḥ* opposé à *vākśalya*.

<sup>105</sup> Cf. les citations données plus haut sous «flèche» et y ajouter p. ex. *karṇinālīkanārācais chādayām āsa tad balam*, vi. 106. 13, d'un archer ; *karṇinārāca*, *varāhakarṇa*, *nālīka*, flèches en vii. 179. 14 ; *rathinaś ca rathair ājan karṇinālīkasāyackaiḥ*, *nihatya samare vīrān*, vi. 95. 31 ; également, viii. 81. 12. Les flèches sont comme du feu, mais, dans le même temps, comme du poison : *viṣāgnipratimāḥ*, vii. 156. 128, un point discuté plus haut. Observons aussi que dans *nālīkā* nous avons un mot, dans *nālīka* un autre ; et que le mot pour fusil est la forme postérieure *nalīka*, qui ne figure pas dans l'épopée. Cf. Oppert, *Les armes*, pp. 11, 63.

plus haut). Nous avons vu, cependant, que si une épée est correctement incantée, elle peut aussi en tuer cent et retourner dans la main de son propriétaire. Il est lancé à la main (Wilson n'en est pas d'accord), et, comme une épée ou une lance, il est «coupé en morceaux» par les flèches de l'ennemi. Un *śataghñī* est orné de cloches, juste comme une épée ou une lances. C'est un membre du groupe des projectiles, dards, flèches, etc. De même que les flèches ordinaires sont dites «incandescentes», le *śataghñī* est «brillant» et «horrible» ; mais même un arc est comme «une roue de feu». Les comparaisons avec le feu sont employées pour donner un effet poétique. Seule une interprétation prosaïque ou forcée nous permettrait de rendre «incandescent» comme réellement «en feu». Un guerrier saisit une quantité de *śataghñīs*, en même temps que des disques, des boulets, des pierres, dans le but de les lancer. Les démons aussi les utilisent, mais ils en font autant avec toutes les armes des mortels.. Le nom lui-même est utilisé comme argument, mais nous ne devons pas oublier que si «qui en tue cent» semble impliquer un projectile qui explose, un crochet ordinaire est appelé un «qui les tue tous». De plus ce nom même désigne la massue ordinaire de Bhīma<sup>106</sup>.

---

<sup>106</sup> *Śataghñī* comme un simple projectile, lancé à la main et coupé par des flèches, , vi. 113. 39 sq. ; 96. 57 sq. ; orné de cloches comme les épées et les lances, *śataghaṇṭā śaktiḥ*, iii. 286. 3 ; *śataghñīs ca sakiṅkiṇīḥ*, viii. 14. 35 : cf. ix. 17. 46 ; utilisé comme un projectile lancé à la main : «Nakula lui lança une épée ; Sahadeva, une massue ; Yudhishtira, un *śataghñī*», et Śalya les coupa tous en morceaux de ses flèches, ix. 13. 22, cf. 26 ; utilisé avec des dards, des blocs de bois et d'autres armes semblables, vii. 133. 44 (cf. R. vi. 65. 21) ; appelé *sughorā, citrā*, vi. 119. 2 ; d'autres armes appelées incandescentes, vii. 138. 21 ; 115. 30 ; 119. 32 (brillant comme le feu, un arc comme une roue de feu) ; même pour une lance et une épée de chariot (mais *rathasākticakra* N.) il est dit que l'épée est «une épée d'un éclat brillant comme le feu», tirée de son fourreau comme «un serpent de son trou», x. 6. 13-15 ; utilisé avec le *cakra*, etc., *parigrhya śataghñīs ca sacakrāḥ saguḍopalāḥ*, iii. 284. 31 (où il est ajouté qu'elles étaient lancée avec un mouvement du bras) ; La même chose en ix. 45. 109-110, *parigrahāhavaḥ, śataghñīcakrahastāḥ* ; les démons, encore, en in iii. 169. 16, utilisent *śataghñī*, avr *bhuśuṇḍī*, etc. ; la finale *ghñī* se trouve en *ekaghñī*, une lance, vii. 183. 2 ; cf. *śatrughna*, une flèche, vii. 156. 132 ; le crochet est appelé «qui les tue tous» *sarvaghātī*, in vii. 29. 18 (*aṅkuśā*) ; la massue de Bhīma est *niṣkarṇā āyasī sthūlā supārsvā kāñcanī gadā śataghñī śatanīrhrādā*, v. 51. 24. Le *śataghñī* se trouve normalement parmi les défenses de la cité, p. ex. iii. 15. 7. le *śataghnyaḥ* à deux ou à quatre roues de vii. 199. 19 peut seulement être expliqué par une application poétique à des phénomènes météorologiques, tels que les autres apparitions célestes mentionnées ici, où des lumières, des massues, des disques, des boulets de fer apparaissent dans toutes les directions, et sont le résultat de pouvoirs magiques. Nous pouvons même prendre *śatuśakrā dvicakrās ca (śataghnyo bahulā gadā)* comme un phénomène particulier. J'ai admis la possibilité de flèches enflammées sous le mot *dīpta*, mais nous ne trouvons une telle utilisation que pour les flèches et autres armes semblables comme si «brillant de feu», *agnikalpaiḥ ... pradīptair iva pāvakaiḥ (yodhaiḥ)*, etc., impliquait seulement cela si nous étudions le lieu où phrases sont employées, comme ici, vii. 112. 51. Cf. la massue en vii. 15 ; viii. 25. 15.

Le *yantra* ou *mahāyantra*, l'engin. On soutient qu'il s'agit d'un canon. Voyons son utilisation dans l'épopée.

Dans les scènes de bataille, le *yantra* est un engin qui se présente sous toutes les formes. Il refoule ou protège, il sert d'armure ou pour maintenir une attache<sup>107</sup> ; pour la corde d'une bannière ou pour le baudrier<sup>108</sup> ; c'est même une baguette de tambour (vii. 23. 85) ; il est mis en morceaux (parmi les armes ordinaires lancées à l'ennemi), comme s'il était de nature fragile (vi. 96. 71) ; de manière générale, il désigne tout engin, p. ex. un disque divin (i. 33. 3) ; c'est une partie des harnais d'un char de guerre, les courroies d'un chariot (vii. 147. 88) ; c'est un projectile ordinaire, lancé avec le *śataghnī*, le *cakra*, le *guḍopala* (iii. 284. 30) ; même avec l'épithète *mahā* c'est simplement une arme parmi une liste d'armes ordinaires (v. 152. 15). En dehors de la guerre, c'est un «appareil suspendu en l'air» (une cible suspendue : *vaihāyasa*, i. 185. 10). En i. 141. 5, il sert à manœuvrer un bateau. Il existe d'autres machines «mobiles» pour l'eau (i. 128. 40 : *yantrāni saṃcārikāni*). Mais il est utilisé pour lever des objets lourds, comme dans le *Harivaṃśa*, «il souleva puissamment son grand arc, comme avec un *yantra* de fer» ; ou comme dans le premier livre de l'épopée, où un *yantra* est utilisé pour déplacer une montagne et la placer sur la tortue<sup>109</sup>.

Mais le *yantra* est généralement une défense dans un fort (ii. 5.36), au dessus des portes des cités (iii. 15. 5 ; xii. 69.45) ; son utilisation n'est expliquée nulle part, à part par les commentateurs tardifs qui le prennent pour un engin qui lance des boulets de fer à l'aide de poudre, autrement dit, un canon. Ici, ce sont surtout des catapultes<sup>110</sup>. Ce que l'on appelle *astrayantra*, signifie, au lieu de canon, une

---

<sup>107</sup> vii. 90. 22 ; 93. 70 ; viii. 93. 9.

<sup>108</sup> vii. 92. 72, *yantramukta iva dhvajah*. ; R. ii. 84. 8, *yantracyuta iva dhvajah* .- (cf. R. vi. 20. 19, *dhvajāv iva mahendrasya rajjuyuktāv aceṣṭatām*).

<sup>109</sup> H. 4515 ; i. 18. 12. En H. le lent mouvement de l'arc graduellement dressé est le point de comparaison ; avec l'exemple tiré du premier livre, il est clair que l'on pense à un derrick. Remarquez combien le *yantra* de fer est tardif. Cf. xiv. 77. 26, *vicakarṣa dhanuḥ ... yantrasye 'va śabdo 'bhūn mahāṃs tasya*. Ici, le bruit de l'arc est comme celui d'une catapulte (ou bien d'un canon). De même R. vi. 72. 24, *yantrasya ceṣṭamānasya mahato dānavair iva*, dit du bruit fait par les dents du démon. C'est un bon exemple, car du feu lui sort des yeux et l'image de feu n'a plus cours quand on arrive au *yantra*, qui est réservé au bruit.

<sup>110</sup> Ainsi en iii. 284. 4, où le récit de douves remplies de crocodiles et défendues par des pieux, est suivi par l'affirmation qu'il y avait des *kapāṭayantra*, machines pour garder les portes, mais le commentateur explique «pour lancer des boulets», bien que la suite du texte signifie seulement qu'il y avait des boulets, et des pierres, et le *huḍa*, qu'il décrit comme une corne privée. Même le *yantra* puranique est utilisé de la même manière simple, p. ex. Ag. P. 240. 28 ; 168. 33.

manœuvre de combat (un terme technique)<sup>111</sup>. Le *yantra* n'est pas inconnu sur le champ de bataille ; ainsi ses propriétés particulières, s'il en avait eu, n'auraient pu ne pas être remarquées (vi. 17. 33 ; 54. 55, 61 ; avec *tomara*, *tūṅīra*, etc.).

Nous trouvons encore que, quand les éléphants sont en marche pacifiquement, ils portent des *yantra* déjà «enfilés» à d'autres armes<sup>112</sup>. La division tardive de l'armée en six corps, comprenant «trésor et *yantra*», s'applique à toute sorte d'engins (voir plus haut). Le bruit que produit le *yantra* peut faire pencher en faveur de la signification de canon, en dépit de nombreux contre-exemples. Car nous lisons : «le bruit de ce grand arc était semblable à celui du *yantra*». Mais il n'y a pas de raison pour que ce ne soit pas aussi le cas d'une catapulte lançant des pierres ; et, pourquoi la fumée de la décharge n'est jamais évoquée<sup>113</sup> ?

Le plus étonnant dans la théorie de la poudre est le fait qu'aucune fumée ne s'échappe des armes en question, et qu'il n'est nulle part mention de poudre<sup>114</sup> ; que la poudre est toujours celle des rochers écrasés par les démons au combat ; que les mots pour fusil, *nalika* et *tūpāki*, sont inconnus ; que les boulets sont généralement des boulets d'huile ou d'eau bouillante, et qu'il n'est pas fait mention d'autre boulets lancés par (des fusils ou) des engins ; que le dernier mot pour «coup de feu» est «flèche» (*śara*), et qu'il ne peut pas être interprété autrement ; qu'il n'y a aucune mention de tir avec ce qui pourrait être un canon ; que les auteurs grecs ne font aucune allusion à son utilisation ; et que la seule affirmation sur laquelle repose cette hypothèse est que la poudre à canon était «si commune qu'il ne valait pas la peine de la mentionner»<sup>115</sup>.

---

<sup>111</sup> ix. 57. 18.

<sup>112</sup> xv. 23. 9. *gajāḥ ... sajjayantrāyudhopetāḥ*.

<sup>113</sup> iii. 280. 36, *visphāras tasya dhanuṣo yantrasye 'va tadā babhau* : cf le bruit ci-dessus, en xiv. 77. 26.

<sup>114</sup> En i. 30. 47 sq. (*śāstrāni ... savisphuliṅgajvālāni sadhūmāni ca sarvaśaḥ*), des étincelles de feu et de la fumée sont mentionnées en relation avec les armes des dieux ; mais ici Agni, le dieu du feu, est le dieu de la fumée, et les nuages sont faits de fumée, selon les croyances hindoues ; de sorte que cela ne prouve rien concernant la fumée provenant d'armes à feu. De plus, seuls apparaissent dans ce passage des haches tranchantes, des lances des disques, des tridents, etc, et la fumée et le feu qui les accompagnent, comme des manifestations divines, ne proviennent pas de ces armes. Fumée et feu sont mentionnés en vi. 87. 34 – provenant des défenses des éléphants !

<sup>115</sup> En iii. 171. 3, des falaises sont réduites en poudre, *aśmacūrṇāni* ; les démons lancent comme armes, du feu, des roches, du vent et eux-mêmes par dessus le marché. De même, vii. 121. 45, pour les montagnards. Il n'est mentionné aucune *agnicūrṇa*, poudre à canon, seulement une *aśmacūrṇa* lors d'*aśmayuddha*. L'*aśani* est le coup de foudre occasionné par les roues, à la demande d'un pieux guerrier, mais il reste une arme divine, comme ci-dessus et en iii. 42. 5.

Souvenons-nous, pour conclure notre point de vue sur les armes offensives, que non seulement les armes à feu ont une signification incertaine, mais que la plupart des armes ordinaires ont des sens différents, et sont interprétées différemment par différents chercheurs<sup>116</sup>, leur usage local guidant certainement leur choix<sup>117</sup>.

---

<sup>116</sup> Ce n'est pas au texte même, mais à l'interprétation du texte par le commentateur, qu'Oppert se réfère pour les faits qu'il cite ainsi : «Maṇipura ... en relation avec Śukrācārya, l'auteur présumé du Śukranīti est la même Maṇipur dont le *Mahābhārata* nous apprend qu'elle possédait des armes à feu et des fusils». (Madras Journal, 1879, p. 167 sq. ; en 1881, le *Nītiprakāśkā* édité par le même).

<sup>117</sup> Les récits de MacRitchie sur les gitans, 1886, montrent que c'est probablement eux qui avaient introduit l'artillerie en Europe (des Jāts ou Jaṭṭs du Sindh, selon lui). Un chef hongrois de vingt-cinq tentes fabriquait des balles de mousquet et d'autres munitions en 1496 pour l'évêque Sigismond. Une date aussi tardive ne change pas notre appréciation des passages épiques. Grierson maintient qu'il n'y a aucune preuve que ces gitans étaient des Jaṭṭs (Ind. Ant. xvi. 38.)